

MARLYSE E. ETTER

REVU ULYSSE •

OU

L'ART DE BIFURQUER



Pinturicchio, Il ritorno di Ulisse, 1508-1509, Londres, National Gallery

REU ULYSSE • OU L'ART DE BIFURQUER

« Écoutez le nunc : comme un coup de poinçon de la voix, comme le point de fuite inscrit sous la voûte. (...) Nous ne sommes que des lettres détournées. » Philippe Sollers, *Théorie des exceptions*. Gallimard, 1986.



Chambre des amants, Herculaneum

DÉBORDER LA FABLE

Nous ne sommes que des lettres détournées de la route inconnue qu'elles auraient prise pour nous rejoindre. Comment nous lisons-nous, attifés que nous sommes de l'étoffe du destin, épinglés au carrefour des possibles ? Sur quelle rive somme-nous jetés ? Comment penser que le texte complet vienne avant le geste pour le tisser et avant d'en saisir le juste poids ? Ou serait-ce que les Parques nous dévisagent dans le miroir qu'elles nous tendent ? Tout commence dans un café, par la lecture d'un quotidien de papier. Il existe depuis quelque temps des journaux à débordement, comme on le dit de certaines piscines. Flux vertical, tabloïd en continu. On peut bien sûr basculer sa tablette, mais le paysage ne sera qu'illusion. Tout de suite s'imposent *Les Tablettes de buis d'Apronenia Avitia* de Pascal Quignard, livre écrit alors que la tablette numérique n'existait pas encore : « Apronenia aime les hommes qui oublient de temps en temps le regard des autres hommes. » Il est probable que quelque planchette de buis a recueilli l'écriture alphabétique d'un épisode du voyage d'Ulysse et, qui sait si Hercule, plus tard Virgile et son

Énée n'y ont pas agité par métaphore, le mouchoir effiloché au mât, le naufrage imminent de leur embarcation ? Cire, roseau, buis, tissu, de la matière à incruster le message.

OÙ DIABLE A-T-IL RÉAPPARU ?

À deux ans d'intervalle ou presque, d'abord sur le mode littéral puis en épiphanie picturale. Manières toutes deux surprenantes, ingénieuses, fabulatrices. On aurait voulu que le diable s'immisce encore une fois dans une parabole, tienne encore pour un temps les rênes de la fable. On avait pris goût à ce mode de narration qui n'engage pas vraiment son auteur, qui fleurette avec l'événement, qui écarte toute polémique. Et surtout, qui élude sans en avoir l'air le jeu de la mémoire, y compris quand celle-ci gagnerait à mieux dévoiler ce qui l'a « tissée ». Le dessin du tissu avait failli l'emporter sur les autres métaphores qui se bousculaient sous la plume pour imaginer quel motif certains algorithmes génèrent afin de contaminer toutes les imaginations. Puis, l'élan, l'enthousiasme avaient fait jaillir une tache d'encre, motif très tenace, aussi indélébile que sa matière. Noir Candide qui ne parviendrait pas à lâcher l'éphémère saison ni le ton primesautier de son homélie.

Mais Athéna, patronne du métier à tisser, veille. Le chamboulement des annales et des années dépayse la page, la déesse commande de remettre du JE dans les mailles.

LE PUNCTUM

Revu Ulysse, *point*. Comme si cette fois-ci ce pouvait être définitif. Pour en finir avec la programmation de l'amnésie ou pour échapper à la tradition, pesante, trop visitée, presque jamais égalée du texte souche ? Ou plutôt pour connaître le point, justement ? Le point de fuite, le point dans la perspective. Le *punctum*, dit Roland Barthes (*La Chambre claire*, p. 71), c'est la présence d'un détail qui m'attire, « ce qui me point » ; « donner des exemples de *punctum*, c'est, d'une certaine façon, *me livrer*. » On reçoit quelque chose en plein visage alors qu'on ne s'y attendait pas, même lorsqu'on cherchait quelque chose d'approchant. Si

fulgurant qu'il soit, ajoute Barthes, « le *punctum* a plus ou moins virtuellement une force d'expansion. Cette force est souvent métonymique. » Toutefois, mon *point d'Ulysse* diverge du *punctum* de Barthes – observé à partir d'un certain type de photographies, alors que dans sa fresque, Pinturicchio a intentionnellement disposé les éléments qui vont poindre le regard. Ostension, y compris quand le peintre feint de dérober, de soustraire à la vue. Alors, pour insister, il invente non seulement l'épisode qu'il veut représenter, mais souligne que le regard est affaire de composition, en l'inscrivant dans un triple cadre : les bords de la fresque, le cadre du métier à tisser et plusieurs fenêtres. C'est la commande d'un Prince, le riche marchand Pandolfo Petrucci, afin d'orner son nouveau palais le Magnifico à Sienne, où il entend installer son fils aîné Borghese Petrucci à l'occasion de ses noces avec Vittoria Piccolomini. Cette commande impliquait-elle de travailler sur le motif de la jalousie avant la consommation du mariage ? (Collectionneurs et directeurs de musée préfèrent intituler cette fresque *Pénélope et les prétendants...*) Or le « cadrage » opéré par l'artiste pourrait davantage signifier qu'il a questionné le « point de vue ». *Monstration* n'est pas démonstration. Pinturicchio semble plutôt suggérer : ce que vous prendrez pour de l'infidélité n'est peut-être qu'un mirage. Qui peut affirmer que le personnage central – que la Critique la plus autorisée désigne comme Télémaque – n'est pas Ulysse jeune tandis que son effigie à la fenêtre serait Ulysse après le naufrage ? Ithaque n'est jamais là où on croit. Cavafy dit bien : « Prends tout ton temps, égare-toi sans espérer retourner dans ton île – et d'ailleurs, que signifient mes Ithaques ? » *θα το καταλαβεις η ιθακες τι σημαινουν?* « C'est Ithaque qui t'a donné ton beau voyage. Fais que ta route soit longue » et nombreuses, tes aubes ensoleillées !

Par conséquent, cette fresque pourrait bien receler encore plus de lettres « détournées » qu'on ne l'imagine. Dans le dernier tiers du XV^e siècle, un certain Demetrios Chalcondylis, professeur de grec à l'université de Pérouse, est appelé à Florence par Laurent de Médicis pour se pencher sur l'*opus homerianus*. Il s'agira d'abord d'analyser tous les manuscrits de l'Illiade et de l'Odyssée à disposition. Avec le concours de

toute une équipe: un banquier éditeur en la personne de Bernardo Nerli et, absolument indispensable, un typographe qui vient de Crète, Damilas, qui créera les caractères idoine, y compris les accents, les esprits voire les ligatures, dans la mesure où, à cette époque, on essaie encore d'imiter la calligraphie du document manuscrit. Ce sera l'édition princeps de 1488.

Et si le cadre de bois, encombrant tout le tableau, figurait non seulement le métier à tisser de Pénélope mais aussi l'architecture monumentale de la presse à imprimer, machine qui n'existe bien que depuis quelques décennies et qui alors dépasse l'entendement ? Au fond, Pinturicchio aurait d'un seul coup réalisé une mise en abyme, pour d'une part notifier la parenté matérielle entre papier – papier chiffon, évidemment – étoffe et canevas de la fresque, et d'autre part, connexion des termes comme mensonge, alibi, création narrative et évocation picturale. « Fresco » : fraîchement imprimé tout autant que fraîchement peint. Pourquoi la commande veut-elle que l'artiste exécute sa fresque « entre deux fenêtres » ? On aurait souhaité un « *intonaco* », soit une application plâtrière, libre de marges, de ce bleu cobalt tirant sur le nuage d'été, où entrerait une note de pourpre phénicienne. Watercolor N° 305 de Sennelier, « *Cerulean Blue, with red shade* ». Le N° 919, puisque nous y sommes, « *Caput Mortuum* », y répondrait, faisant se toiser comme sur la fresque originale le vêtement de Pénélope et les chausses de *l'Inconnu*, au premier plan. « Caresser l'errance d'un pas oublié », formule Marie Nimier dans son roman *Photo-Photo*.

ÉLOIGNEMENT OU RAPPROCHEMENT ?

À quoi, de leur côté, les prétendants peuvent-ils bien prétendre ? Qui dira qu'ici ils s'intéressent particulièrement à Pénélope ? N'ont-ils pas plutôt en tête leur carrière de florentins artisans, leurs investissements dans la banque, en ce commencement de XVI^e siècle prometteur ? Le navire de l'exil s'éloigne par la fenêtre centrale... Quand on pense au nombre de fenêtres dans cette fresque censée se trouver entre deux fenêtres, on entend les sarcasmes, on devine le sourire à peine esquissé de Pinturicchio. Pourquoi ne lui a-t-on pas offert un plafond, comme à

Mantegna à Mantoue pour la *Chambre des époux* ? Mantegna qu'il a bien connu, fréquenté assez pour avoir partagé plusieurs commandes. Pénélope n'est plus de prime jeunesse. Elle ne ressemble nullement à la jeune et fraîche Dama Piccolomini avec qui Borghese Pandolfi s'apprête à convoler.

Quant aux auteurs de ce singulier et génial palimpseste, au commanditaire Pandolfi, au fils prodigue de retour d'exil, au concours du pape et aux financiers du Vatican, tous humanistes exceptionnels et imprimeurs talentueux, ils se rencontrent *autour* de Pinturicchio, dans un rayon d'une journée à cheval, avec Homère et quelques siècles en tête. Alors, le voyage d'Ulysse imaginé dans une chambre à coucher à Sienne prend une autre tournure. L'équipe humaniste s'était déjà attelée à publier Virgile. Bien sûr Dante avait magnifié Homère : « *Mira colui con quella spada in mano / che viene dinanzi...* » Sous-entendu, l'épée comme plume de lumière ! Parti des Limbes, plein d'éclat, dans un lieu réservé aux gens dignes du plus grand honneur, Virgile, dans *La Divina Commedia*, consacre Homère comme le poète absolu. Parmi les matériaux qui ont servi de référence pour l'édition de Florence, voir le codex Bodmer 85, Homère, *Iliade avec scolies*, parchemin et papier, 26.5 x 21cm, Italie du Sud, Terre d'Otrante, XIII^e siècle. Avec commentaire du byzantin Jean Tzetzes. Les pages en sont parfaitement lisibles.

Cf. Θ Codices : « Homère ». (Manuscrit conservé
à la Fondation Martin Bodmer, Genève.)

Dans le répit des algorithmes, la Toile recèle des trésors, qu'elle révèle à mesure qu'on efface systématiquement toute trace de recherche. Plus on s'écarte, moins on balise, plus on a de chance de trouver. Ne cherchez plus à Sienne les œuvres que Petrucci a commandées à Girolamo Genga, Signorelli et Pinturicchio, elles ont été arrachées, dispersées ; quant au Palazzo « Il Magnifico » il est devenu un Bed & Breakfast. La fresque du Retour d'Ulysse, elle, se trouve à La National Gallery de Londres.

CHIUSI N° 1831

En cet instant, la chouette Athéna hulule, s'ébouriffe toutes plumes mouchetées, puis fonce sur un tumulus qu'on pourrait croire volturne. La déesse qui l'habite semble avoir rivalisé avec les Parnasses d'Italie pour dénicher un trésor afin d'offrir une identité plus plausible au héros Polytrope, alors que la sérénité des tombes et des sarcophages discrédite toute analyse trans millénaire de son génome. La déesse aura puisé dans un réseau de coïncidences numériques l'extraordinaire aléa jeté par la pièce « Chiusi N° 1831 ». Environ vingt centimètres, ocre sur fond noir, de petits démons ailés volettent dans la trame du tissage en cours, suspendu au cadre du métier qu'on distingue assez bien. La navette n'est pas encore passée par les fils de la chaîne, qui restent suspendus tel un défi. Ulysse, debout – ou Télémaque – s'adresse à Pénélope qui nous regarde quelque peu perplexe. Cinéma muet.



*Skyphos à figures rouges, face A, N° 1831, musée archéologique de Chiusi.
(Sur la face B figure Ulysse reconnu par la servante Euryclée.)*

LA MATIÈRE FAIT SIGNE VERS L'IDÉE [CHAMPOLLION]

Il n'est pas impossible que Pénélope défasse son ouvrage par perfectionnisme. Elle ne parviendrait pas à retracer l'itinéraire du héros, doutant même qu'il en fût un. Elle serait si obnubilée par l'absence, ne sachant par quel bout de fil commencer. Elle ne pourrait davantage

cartographier les étapes du périple. D'abord parce qu'Ulysse ne connaît pas à l'avance où le vent le portera. Et même si dans des versions tardives du récit, des traductions d'Ovide à la fin du moyen-âge, Ulysse envoie des lettres à sa femme pour lui narrer tel épisode, comment ferait-elle pour en reporter le dessin sur le métier ? Terminer l'opus – car en définitive, qui tisse quoi – ou quoi tisse qui – atteindrait à une telle extrémité qu'en effet, mieux vaut démailler l'impensable, quitte à repiquer le fuseau de sa mémoire. Rhétorique de l'abandon, voilà un avertissement tel que : « Je ne veux plus en entendre parler ! » ou un cri proféré piteusement : « Demain vous ne me verrez plus ! » Tramer une autre version, telle serait l'épée de Damoclès étincelant chaque matin au-dessus du métier. *Opus fidelis* pour qui refuse l'étoffe du surhomme. Dans la fresque de Pinturicchio, un corbeau aux plumes luisantes anticipe de quelques siècles le *Never More* d'Edgar Poe traduit par Baudelaire. Mais qu'est-ce qu'un siècle pour Ulysse ?

ANADROME ÉPISTROPHE

Le chemin est long mais la strophe est brève pour Pénélope. Vanité ! Étroitesse du cadre pour des aventures si lointaines... À moins que la perspective toscane de la peinture ne contienne déjà le rectangle du cinéma ? Ou alors, jardin de la scène théâtrale ? Luigi Pirandello : « *Immaginarsi simili alla stoffa significa affidarsi a cose che sembrano eterne.* » S'imaginer semblable à l'étoffe (qu'on peut comprendre comme s'identifier au rôle) voudrait dire qu'on se fie à des choses qui semblent éternelles. Pénélope imagine et en même temps continue d'ignorer la mission d'Ulysse, les dangers qu'il court à l'autre bout de sa vie. Alors, elle peut toujours broder. *Ricamare*. Suspendre le vêtement vide au-dessus d'abysses inconnues. Les prétendants comprennent assez vite qu'ils n'obtiendront aucune faveur, car ils ne sont que prétendument prétendants. À plusieurs – ne sont-ils pas mentionnés toujours au pluriel ? – dans la solitude du palazzo, même surveillés étroitement par Euryclee, on les imagine mal ne pas insister ou se dévoiler, d'autant que l'imprenable objet tissé de leur prétention sert à les habiller. Ce que Pénélope défait et rembobine, obsessionnellement, c'est sa névrose, la

narration que son cerveau lui sert en « continu », la passion de la jalousie qui remmaille plus vite que la navette. D'ailleurs, a-t-elle vraiment envie de savoir si le mari qu'elle a connu a de l'étoffe ? Elle coud, ajuste au fur et à mesure, des parures pour des amants virtuels. Un sortilège évoqué par Théocrite dans ses idylles, mais aussi par Euripide dans *Phèdre* : afin de ramener un amant à soi ou afin de provoquer son impuissance, il faut entourer de laine différents objets, notamment un mortier, une coupe ou encore une tablette, de cire sur laquelle figurerait une inscription apotropaïque. Ainsi, dans *Les Magiciennes*, Théocrite met en scène une jeune femme bafouée en consultation chez une sorcière. Celle-ci, pour accomplir le rite voulu, exige un morceau d'étoffe ayant appartenu à Delphis, l'amant volage. *Σχημα*, encore aujourd'hui, désigne aussi bien une forme, une figure qu'un habit religieux. Il n'est pas impensable d'attribuer à Pénélope l'intention d'utiliser son tissage pour influencer le cours des aventures d'Ulysse. Ainsi, le jour, elle progresserait dans son ouvrage pour lui apporter protection ; la nuit, jalouse, elle mettrait en pelote son désir inassouvi tout en empêchant Ulysse de nouer un autre hymen. Théocrite, dans *Les Syracusaines*, fait dire à un personnage féminin, Praxinoa, extasiée devant un dessin bien exécuté de plusieurs figures : “elles ne sont pas tissés, elles vivent”.

L'AUTRE HYPOTHÈSE DU TROPISME

Il se pourrait que par son épithète « première », Ulysse, Πολυτροπος, le Rusé, celui qui a plus d'un tour dans son sac, défie par son nom la troisième Moire, l'inflexible Ατροπος, qui n'a qu'un tour, celui de couper le fil du destin. Homère a peut-être eu en tête les trois rôles des Fileuses pour caractériser Pénélope selon le moment de la journée ou de la nuit : Klotho, celle qui file la vie ; Lachésis, celle qui déroule le fil et répare ; Atropos, qui d'un coup de ciseau annule les projets et casse les lignages. Là où Lachésis tient sereinement sur ses genoux le livre ou scénario des réincarnations possibles selon qui vient la consulter, Atropos tranche. Nulle ruse dans cette fonction, en effet. (Klotho a peut-être donné l'anglais « *Clothes* », vêtements.) Il paraît que les tablettes mycéniennes

comportent déjà l'existence des Moires, que Zeus peut à sa guise les faire reculer ou retarder leur action. Moira y apparaîtrait également seule, Érinée plus encline à torturer qu'à tuer, le supplice consistant à ligoter la victime dans des lambeaux d'étoffe. Le tissage serait donc bien présent partout, surtout dans la conscience des auditeurs de l'épopée si on en croit la version écrite qui nous est parvenue d'où les métaphores saisissables ont en partie disparu. Ainsi, la chance d'Ulysse, sa *τυχη*, serait, à l'origine, définie comme habileté (*τροπος*) à *passer entre les fils* ! Puisque les symboles sont aussi des fils... En latin, les Parques ne sont pas moins efficaces. Leurs parentes, les Heures, qui habitent un palais dont le jardin est « couronné de narcisses », se démènent dans toutes les langues. Mais il faudrait demander aux Indiens et à d'autres tribus autochtones si de tels tris ourdissent ou cadencent leurs vies.

LA NAVETTE ET LE NAVIRE

Comment se fait-il que l'outil du tissage soit en forme de bateau ? *La spola*, *λεωφορειο*, est ce petit morceau de bois sculpté tandis que les pêcheurs attendent sa majesté l'espadon dont l'épée va fendre les vagues et déchirer les filets, qu'on ne peut attraper qu'au harpon ou à mains nues – aujourd'hui de la *passerelle* ou avec des lignes industrielles, sophistications qui n'ôtent rien aux efforts de l'équipage dirigé par le guetteur en haut de son mât, marin aux yeux de Lyncée. La philologie propose du lien entre le mouvement des flots et l'acte de tisser, qui signifie aussi fendre la vague ; et une parenté entre les mots « vague » et celui de « gravité ». Il n'y a plus dès lors qu'à ourdir le récit, à le dilater. Pas seulement en sanskrit, en grec et en latin. *Wave* ! « Rien n'existe sans l'existence du trou » dit Jacques Lacan, qui ajoute : « Je m'efforce à faire une géométrie du tissu, du fil, de la maille, c'est tout au moins où me conduit le fait d'analyse. »

MA DOUBLURE LUMIÈRE

« La fable est un vêtement piqué d'une épingle. » Pirandello

Le dramaturge, né au lieu dit Chaos près d'Agrigente, pourrait avoir noté cette recette : Prendre un personnage pour un autre, lui prêter mutisme ou logorrhée, le situer dans un décor surchargé ou le circonscrire dans une chambre dépouillée, blanchie à la chaux. La mise en scène rêvée inspire à l'écriture l'itinéraire d'un personnage par un effet de miroir, puisqu'on ne s'échappe pas des planches sans quitter le public. Par conséquent il faut imaginer comment introduire le contexte dans les limites de la page. Comme si le hors-champ menait sa propre vie. Au cinéma, un acteur peut s'exercer, répéter son texte dans un lieu clandestin tandis que sa doublure lumière permet de repérer, orienter, installer l'outillage qui mettra en boîte l'original au moment voulu. On a tant glosé sur les personnages qui s'invitent chez l'auteur... jusqu'à lui disputer le moindre espace de création. Par les temps qui courent, envoyer délibérément sa doublure « tester » les étapes du voyage constitue plus qu'un truc technique, le personnage pourrait vraiment vous sauver la vie. La mienne ?

* * *

ABORDER AUTREMENT

DÉSIR D'ITALIE

Arrivés à ce point de nos élucubrations, un personnage s'invite. Chen, en même temps que moi, c'est très clair, éprouve le manque d'Italie. Il ne fait que dériver depuis qu'il a embarqué à Rotterdam pour son voyage de retour à Keelung, Taïwan. Parti le 10 mai 2020, engagé en tant qu'ingénieur informaticien sur le porte-conteneurs *The Capricorn*, de la compagnie Cosco, une panne a contraint ce cargo à relâcher dans le port en eaux profondes le plus proche. Dans les différents chenaux du Pirée – son Empyrée – sa déception à écluser dans différents bouges où la glace givrée des tiroirs frigorifiques saisit les poissons bleutés, il se

trouve maintenant rencogné dans ce bar miteux attendant qui sait quoi mais surtout son premier café. Il saisit comme l'appel transmis dans le grésillement du poste à galène que serait devenu son cerveau, l'impérieuse nécessité de tout plaquer et d'illico embarquer pour Gioia Tauro. Quitte à balayer le pont, il allait trouver de quoi s'assurer la traversée, une journée, deux tout au plus. Il inventerait qu'il doit rejoindre un engagement là-bas, et en avant pour Charybde ! Ulysse n'a-t-il pas nommé qu'après coup les escales de ses exploits ? Encalminé tel Agamemnon au moment de sacrifier sa perle de fille ? Il ne faut pas tenter Apollon, même si les âmes noires de Scylla agitent déjà le ressac. Rien qu'à entendre Chen préparer son bagage, plus d'un dieu aurait divagué.



Les Parques, fresque conservée au musée archéologique d'Ostie...

DE QUELLE MÉMORABLE MOIRE MIRÉE ?

Aussi, nous tenons notre Ulysse. Le rusé mais aussi le vagabond perdu. Maintenant Chen est assis dans un tripot anonyme de la rue Zea, un endroit obscur où les fumeurs ne sont pas obligés de sortir, où les vieux habitués rythment la boisson de leurs mouvements de pieds et d'accolades adressées au vide, ponctuées de « Ópa ! » à cinq temps. Chen est une éponge, il le sait depuis tout petit. Il a épongé tout ce qui se lovait dans les trous de mémoire de sa famille, il a épongé les phantasmes saturés d'encre de son oncle Su. Maintenant, il a envie de jeter l'éponge. Dans son verre, l'eau bleuit l'ouzo ; à chaque gorgée, il verse de l'eau jusqu'à ce que le blanc laiteux cède presque à la transparence. Il ne se lasse pas de ce goût à la fois amer et douceâtre. Le patron lui

amène des morceaux de feta et des olives dans une soucoupe ébréchée ; une heure plus tard un anchois et un quartier de pomme de terre frite dans l'huile d'olive. Il commence à somnoler sur sa chaise de paille appuyée contre le mur. Au-dessus de sa tête, Antony Quinn, son santouri sur les genoux, derrière les vitres embuées d'un café identique, attend que la caméra l'embarque pour la Crète. Après tout Chen pourrait s'endormir sur la table, veillé par cette image tutélaire. Très tard, il ouvre un œil, secoué par un vacarme inconnu de son cerveau : des assiettes brisées jonchent le sol. Des types aux mines patibulaires quoique fraîchement rasés restent figées, le regard lointain, au-dessus des corps qui chaloupent, gestes scandant la musique dont le son a monté soudain. Enfin un peu de ferveur ! Pourquoi a-t-il tant attendu un tel instant ? Il s'entend penser comme s'il assistait à la projection d'un film qui ne le regarderait pas, personnages en escale issus d'une étoile inaccessible mais dont les débris et les éclats de lumière seraient tombés à ses pieds.

Sur le pont du navire, surtout à l'aller, il lui est venu des vertiges, des hallucinations de plongée. Comme si son être profond voulait rejoindre l'abîme, en quête d'incarnations noyées. Serait-il à la recherche de son passé prénatal ? Il n'a pas encore rencontré Dionysos, pourtant ! La panne est survenue tout près d'Anti Cythère, mais cela aussi, il l'ignore. Téléguidé par quelque sirène ou déesse, il a abouti somnambule dans ce bar près de la gare du vieux métro aux rails rouillés et à moitié ensevelis. L'horloge – ou computer âgé de deux millénaires et demi ? - s'est-elle soudain remise en marche dans sa cage au musée archéologique, à l'approche d'un informaticien déboussolé ? Invisible connexion, palingénésie signée Zheng Curzio Tchou, le frère de Mario, ingénieur chez Olivetti ? De rivage en littoral, il fallait bien que cela arrive un jour. À bord, Miki Zupanic avait bien repéré que Chen n'était pas dans son assiette. Que cette distance n'était ni glaciale ni factice. Au reste, le garçon faisait de son mieux, sans devoir fournir d'effort particulier. Tout, chez Chen, était à la fois naturel et insondable.

GIOIA TAURO, PORT DE L'ANGOISSE ET DES PROJETS PERDUS

En attendant, il procrastine. Assis dans la cuisine du premier meublé qu'il a trouvé au fond d'une cour sur le boulevard Archimidous, Chen, qui a toujours détesté le rouge, admet soudain la couleur des cerises égouttées et luisantes qu'il est parti acheter au marché voisin ; les capsules en aluminium d'un beau cramoisi à côté de la machine à café. Pour autant qu'il s'en souvienne, les égarements de Mao ne figuraient pas au catalogue des bifurcations. Les lampions du communisme abêtissant et meurtrier s'évanouissent devant les yeux de la panthère qui orne la boîte en carton où s'émiette un baklava. *Fair trade*, laconique mais consolante harmonie. Ces trois rouge s'accordent à merveille, amples, discrets, tout le contraire du rouge des drapeaux agressifs qui jalonnent la planète. Chen a envie de s'acheter des crayons de couleur, des pastilles pour l'aquarelle, surtout de s'occuper n'importe comment avant de devoir rembarquer. Pourtant, par le vasistas ouvert, Athènes et son ronronnant vacarme invitent à rester. Manlia ne lui tendait-elle pas les bras tel l'ange de midi, fantôme sans ombre ? Veut-il du repentir, de la déroute ? Jouer le passé, même fugace, d'un être de hasard... L'amour aime les rues défoncées, les antres insoupçonnés, les sous-sols et les jardins en friche. Un DVD traîne sur une commode, oublié par le précédent locataire, peut-être exprès : « *Man Modified* » !

ROTTERDAM, COURRIER SPÉCIAL

Comme si l'écriture avait attendu ce moment pour appareiller. La carte postale datée du 23 juin contenant la reproduction du tableau de Rembrandt, *Titus au pupitre*, et la lettre l'accompagnant annonçant que oui, pour sa première traversée sur ce porte-conteneurs, tout s'était déroulé normalement à l'exception de cette tempête au large d'Ouessant, avaient-elles atteint son destinataire, son cher ami Huan, présentement étendu sur sa natte, sous les combles, quatrième étage de la pension *À la Mouette rieuse*, Keelung, Taïwan ? Bien sûr le temps vécu de Chen n'est pas celui du trajet de la carte postale. Pourquoi ne se trouve-t-il pas dans le détroit de Malacca, en pleine nuit, huit mètres à peine tolérés de

chaque côté du cargo, danse de ces dragons du commerce, hanche bâbord contre hanche tribord, boîtes juchées jusqu'à soixante-dix mètres, ceinturées de câbles solidaires, cadénassées et muettes sur leurs contenus, bal de loupottes et de feux de croisement dans la brume, tours géantes de Singapour masquant l'horizon ? The Channel, of course ! La Voie ! Le Tao ! Lui revient le film de Wayne Wang, *Chinese Box*, tourné pendant les six mois qui suivent la rétrocession de Hong Kong : Jeremy Irons, y incarne un journaliste. Un confrère et ami repère parmi les nombreux reportages sur support VHS de l'appartement en désordre le document intitulé « Pompéi avant l'éruption du Vésuve ». L'anxiété se nourrit de coïncidences improbables.

Non, Chen n'a pas encore accosté, ne serait-ce que le bord de son entendement. Et pour cause. Il s'est évanoui en pleine onde hertzienne. Le seul endroit où on aurait pu l'apercevoir après sa désertion eut été ce bar du Pirée. Son navire avait dû dévier sa course, avarie oblige. Dans les courants de Malte, connus pour leur trahison, la coque extérieure s'était facturée juste derrière le gouvernail. Les soudures expéditives, moteurs arrêtés, n'avaient pas tenu. Poursuivre en coque simple, les assurances auraient refusé de payer. On avait dépassé la Sicile et la Tunisie. Remonter jusqu'à Patras s'était avéré impossible à cause du tirant d'eau. Viser le Pirée avait semblé la moins mauvaise solution. La cadence beaucoup trop mesurée avait mis à vif les nerfs de l'équipage. Plusieurs remorqueurs étaient sortis pour amener le vaisseau. On avait transbordé sa charge. Ainsi le *Cosco Capricorn* est-il demeuré en pénitence. En principe, les matelots doivent rester disponibles pendant une telle opération, même s'ils sont libres de circuler dans le périmètre du port pendant les manœuvres qui n'exigent pas leur collaboration directe. Chen, dont le rôle informatique était primordial, aurait dû rester joignable vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Au lieu de quoi il s'était volatilisé. Chen n'avait-il pas provoqué comme une répétition de son licenciement par la Shantung Corp., assorti d'une confidentialité absolue et d'un quasi confinement ? D'ailleurs, *périmètre* n'est pas le mot. Rien n'est plus facile que disparaître dans ce port, le Pirée étant un faisceau de débarcadères communiquant tous azimuts. Chen n'avait donc pas

reparu au moment de monter à bord du *Cosco Sardegna III*, cargo chargé de prendre le relais. Plus de contact, sa carte SIM était restée signalée aux abonnés absents. Quant à son talkie-walkie, on l'avait retrouvé sur l'un des tableaux de bord du bateau en panne, comme un signal de détresse. Le nombre de Chinois en constante augmentation dans l'Attique ne permettait pas de retrouver Chen facilement. Son deuxième salaire avait été versé la veille à la banque, il pouvait donc jouir d'une relative aisance, mais pas très longtemps. S'il trouvait un job dans sa branche, ce qui était loin d'être impossible vu l'étendue de ses compétences et son niveau linguistique, il pourrait oublier de regagner son île. Ce qui inquiète beaucoup Miki Zupanic. Non seulement celui-ci était satisfait des services et de la régularité de Chen, mais trouver un remplaçant dans un délai aussi court n'allait pas de soi, en dépit des offres sur les sites des agences spécialisées. Et il ne peut se permettre le luxe d'attendre une hypothétique réapparition. N'avait-il pas juré à Wong Kar-wai de veiller sur Chen ? L'amitié de ce dernier pour Huan Wei était-elle pour quelque chose dans cette éclipse ? Miki, par dessus son épaule, l'avait vu lui écrire en chinois à leur sortie du musée, à Rotterdam... Complicité ?

« QUAND ON AIME IL FAUT PARTIR » CENDRARS

Une certaine apesanteur, logiquement, précède la fuite. S'était également éclipsé l'éclat de ses prunelles vertes dans le miroir du café Archimidous, au bas de la rue du même nom : Manlia ! Avant elle, Chen n'avait jamais vu d'yeux « occidentaux », ceux de Miki étaient plutôt en lames d'acier. Il avait aussi pris conscience pour la première fois, devant le tableau de Rembrandt, lors de cette décisive escale de Rotterdam, que des yeux peuvent s'arrondir. Zupanic, pommettes hautes et tête de Tatare, dardait des amandes grises, pilotes en mer agitée. Attention, les yeux de Manlia vous ensorcelaient bien au-delà de leurs étincelles dorées. Ils ne sortaient pas d'Instagram, ces yeux-là ! Ils n'auraient pénétré la programmation, la digitalisation de l'avenir de Chen que par une extraordinaire effraction... Donc il était grand temps de remonter à bord. Mugissement de sirène.

L'ENGOUEMENT DES ÉPONGES

Une véritable passion pour les éponges, pour leur capacité à éteindre la soif de renaître, pour leur initiative à gommer les effets indésirables des efforts qu'on déploierait pour remonter à la surface. Les cténophores de l'Adriatique modélisent lumineusement ce stratagème. Dès lors, Chen devra s'agripper vigoureusement au bastingage. Tandis que des eaux bouillonnantes et noires qu'aucune écume ne frange le dissuadent de s'y jeter, Manlia ne sera pas son désespoir. L'échec au suicide grimace, tout en bas, en brasses glaçantes, et glisse sous la coque. Voilà, on arrive ! Des vedettes mouche, faiblement éclairées, s'approchent des coques géantes au risque de chavirer. Avec des néons, des vibrations numériques, une sursaturation inquiétante d'âmes en déroute. Malgré les scanners géants, les grues, les palans affairés, cette évidence macabre reste inscrutable. Le commerce efface ses lois au fur et à mesure que les camions transitent vers le Nord. C'est ça l'Italie ? Débarquer au crépuscule, dans cette heure navrée ? Évidemment, le nom de Gioia accolé à celui de la bête mythique lui avaient fait miroiter cette destination. Vacarme. Sur sa clef de connexion anonyme, le dictionnaire chinois-italien a beau plaider les notions d'incomplétude et d'approximation en face du sinogramme *taureau* – que consulter d'autre quand on veut éviter de se faire repérer sur un smartphone ? – il découvre la locution *Zuan niu jiao jian*, « pénétrer dans une corne de taureau ». Traduction : perdre du temps à résoudre un problème insoluble ou insignifiant ; se taper la tête contre un mur. Voilà, la Gioiosa Ionica donne en fait sur la Tyrrhénienne, Cerbère aux têtes renfrognées et sarcastiques patronnant des terres abandonnées ou mafieuses. La constellation du Taureau a beau abriter un des objets les plus étudiés de l'espace, Messine ou Palerme ou Syracuse t'auraient mieux accueilli. Ou le grand escalier plongeant dans la mer de Siderno ? Il paraît qu'Empédocle avait le don de se changer en poisson muet ou de voler au-dessus des flots. D'où la sandale abandonnée au bord de l'Etna ? Patience, tonnage ne mouille pas où il veut.

RASSURANTE ARCHÉOLOGIE

Pythagore, juste à côté, à Crotone, avait proscrit le sacrifice des bovidés, trop proches et trop attachés à l'homme qui ne pourrait rien récolter sans leur aide. Hier, Chen a fui Manlia, gambit sublimé ou abandon d'une androïde dans la précipitation du départ ? Avant-hier, il avait échappé au commandement de Miki, autel de bravoures inutiles. Il ne s'est pas jeté à la mer, car la mer est poésie. Et puis, il n'a encore rien vu de l'Italie, d'autres rivages le sollicitent, de patientes éponges l'attendront. Nous ne sommes pas à un jour près. Quitter cet endroit morbide et dévolu entièrement à la marchandise, mais aussi, que faire sans elle, surtout quand elle est déjà à vos pieds, ayant parcouru un tiers de la planète ? Il rêve d'une pêche à l'espadon, agrippé à la passerelle d'un caïque raisonnable, souriant à d'autres filles des algues. Comme aurait prophétisé Stysichoros, le poète né au VII^e siècle avant notre ère à Metauros, ancien nom de ce capharnaüm : « Dans toute cette histoire, rien n'est vrai, tu n'as jamais embarqué pour nulle part et n'as jamais franchi les murs de Pergame ! » Après quoi, offensés, les Dioscures, frères d'Hélène à qui ce message ne s'adressait pas nécessairement, l'avaient aveuglé, l'obligeant à réécrire l'histoire. On avait déjà assez d'Homère pour changer les mythes. Eschyle n'avait-il pas entendu les foules applaudir à ces vers de l'*Agamemnon* : « Hélène, ruine des navires, ruine des héros, ruine des cités » ?

SES JOURS AJOURNÉS ET SI AJOURÉS

Qu'est-ce que la folie ? Un chemin oublié. (Mahabharata)

Gioia Tauro, et ensuite ? Trouver le moyen de s'extraire de ces milliers de containers qui le contiennent trop. Dont le souvenir lié à Miki, confusément, l'étouffe. Face, il descend vers la Sicile par le détroit de Messine ; un train chargé sur un ferry, vraiment, n'en a-t-il pas assez des navires ? Pile, il monte en train vers Naples. Pile. Au point qu'il s'endort et dépasse Parthénope, se réveillant en pleins champs phlégréens, lumière jaune soufre, nuées d'orage et prémonitoires zébrures pour les traverser obliquement. *Prossima fermata Roma* ! Tirer la poignée d'alarme ? Il trouve

un contrôleur et lui montre son ticket, joint les mains sous sa joue pour lui signifier sa sieste involontaire... On va voir si on peut exceptionnellement faire halte à Formia-Gaeta. De là vous pourrez prendre une correspondance qui vous ramènera à Naples. De moins en moins de repères. Étrangeté, *déflagration*, c'est le moment de choisir sa rime. Ou d'étirer la bifurcation. Une gare de la Lettre, en somme. Quelques jours plus tard sur le vicolo dei Librai, il trouvera un bref texte de Goliarda Sapienza, un *éloge du bar*, précisément, écrit à Gaeta, café *La Triestina*. Des sifflets, des lambeaux de dialecte nasal et de grincements d'essieux plus tard, passé la côte de Litterne où plongent des goélands, il sort de la gare *Centrale* dans le crépuscule et dans un chaos qui ne ressemble ni aux fourmilières de Keelung ni aux foules athéniennes qu'il a goûtées il y a à peine quarante-huit heures. Guépard d'un nouveau champ magnétique – après tout, n'est-il pas arrivé en zone sismique ? – il esquisse un pas de danse, une légère pirouette afin d'éprouver le sol sous ses pattes. Il tange puis épaulé son sac. S'il sondait un peu mieux l'espace, il viserait une enseigne qui réponde à sa faim. Derrière porte Capuane, sur une terrasse enguirlandée de pâles loupottes, des bras s'agitent. Un couple lui indique en anglais une gargote géorgienne où on mange bien pour pas cher. C'est là, à deux pas. D'ailleurs ils s'y rendront dès qu'ils auront fini de boire leur bière. Nina et Yorgos. Elle, arménienne, étudiante à Naples. Lui, grec, de Salonique, venu la rejoindre pour quelques jours. Ils s'attablent tous les trois, commandent des salades de tomates et de concombres aux oignons violets, des steaks hachés... ah, et puis mettez-nous aussi un œuf cassé sur le steak ! Nina veut absolument qu'il visite Sainte-Marie de Constantinople demain, elle pourrait lui servir de guide. Devant sa boue dubitative de Chinois, sans doute mécréant aux yeux de Nina, elle affirme que les églises de Naples, temples païens compris, n'ont rien de tel pour vous remonter la pendule et vous protéger du mauvais sort. Que c'est là que la beauté habite. Et pour dormir ? Tu n'y penses pas, d'abord les églises, ce n'est pas fait pour dormir, d'autre part elles sont fermées la nuit.

NEGATO – ANNEGATO

Les personnages tombent dans les pièges que nous leur tendons. C'est pourquoi nous leur préférons des profils esquissés, des quidams désincarnés qui puissent s'envoler vers un paradis sans avenir, visiteurs d'un soir sans bagages, nous tournant le dos. Au contraire des acteurs, je parle de ceux qui n'abandonnent pas leur vie dans leur loge avant de nous tenir tête jusqu'à nous obséder. Ceux-là ont créé un univers qu'ils mêlent au texte à dire, sans relâche, dans un vêtement qu'ils ont tissé eux-mêmes et qui nous irait presque sans retouches. Dans son roman *Aracoeli*, Elsa Morante évoque la légende d'un tailleur invisible qui, la nuit, coud une chemise à même la peau des nouveau-nés, au hasard du karma, camisole de force qui scelle à jamais les sentiments que ces damnés seront contraints d'éprouver au contact d'autres corps.

Alors on pense à la « Roue des exposés », ce tambour, ce tourniquet du hasard, où des enfants même pas emmaillottés étaient confiés à un hôtel de charité comme la Congregazione della Santissima Annunziata, fondée en 1318 par la reine d'Anjou dans ce quartier de la Forcella, marquée dès la fondation de Naples d'un grand Y à l'angle de sa lettre. Empiècements de balcons, surmontés de terrasses en encoignure et quasi en ruine, le tout tenant comme par miracle ; des cordes à linges et leurs poulies des deux côtés de la fourche, si bien que la bifurcation peut aussi jouer à la grande lessiveuse. Un excellent décor pour reprendre pied. La discrète sonnerie du tourniquet annonçant qu'un enfant est arrivé de l'autre côté de cette façade rouge est pure imagination. Mais les huit lettres « *Esposito* » sur les sonnettes ne procèdent pas du fantasme. Combien y en a-t-il eu au cours de ces sept siècles, pour combien de descendants ? Mais voilà que je perds de vue mon personnage, à peine attablé en géographie descriptive... Il mène son propre jeu. Le tambour de Personne – rimant avec Perséphone – ne l'a pas absorbé. Il n'a pas revêtu le costume de proue de *Donna di Porto Pim* d'Antonio Tabucchi. Le ventre du cargo l'a délivré, bouté en terre d'Italie, Énée qui s'ignore, s'attardant dans l'œuf de Pulcinella. Chen irait bien dormir. Alors il descend dans les catacombes du métro pour se rendre, selon l'itinéraire dessiné par Nina, place Amedeo, où il trouvera un lit à la

pension Stefani. Les silhouettes fugitives des dieux grecs dans les gares et les graffiti sur les vitres le bercent. Cette fois-ci, il s'agit de descendre avant Pouzzoles. Edward Lucie-Smith, essayiste et photographe, a dit : « Dans la fiction existe une technique de narration du point de vue nommée "le narrateur-à-qui-on-ne-peut-se-fier". Ce qui entraîne pour le lecteur que la part cachée reste plus importante que le texte révélé. »

« LES ATOMES TOMBENT SANS BUT »

Qu'est-ce qu'il voulait dire, Démocrite ? Que les atomes ignorent où ils vont, qu'ils n'ont pas d'intention ? Ou qu'ils se coagulent au gré de rencontres indispensables à la compréhension de leur dessein – invisible le reste du temps ? Les empreintes et les ruines n'offrent-elles pas l'hypothèse que des atomes se sont jadis combinés ? Chen se lève, prend une douche, un café serré, puis un deuxième, avec une brioche fourrée. Il laisse ses affaires à la pension. Il n'emporte que le strict nécessaire. Il imagine passer encore deux ou trois jours à Chiaia, dans ce périmètre dont l'azur, ce matin, lui paraît condenser des atomes fourchus.

Toutefois, au lieu de rejoindre Nina pour la visite... de quelle église, déjà ? Il va essayer ce funiculaire pimpant où se précipitent des foules d'atomes pleins d'entrain, happé par ce flux d'ouvriers du bâtiment dont certains portent leur caisse à outils en bandoulière, s'éparpillant vers il ne comprend où.

PYTHAGORE À L'ŒUVRE



Palazzo Sanfelice © Giovanni Rosso Filangieri

Le baroque a-t-il inventé la stéréoscopie ? La bifurcation n'est pas nécessairement horizontale... Puis, quand les édifices baroques tombent en ruine, les miroirs restent curieusement intacts, prêts à réverbérer les scènes qu'ils ont mémorisées. Ainsi de la *Scorziata*, Vico Cinque Santi numéro vingt-trois. La bifocale vaut-elle aussi pour le langage ? Chen ferait bien de changer de nom. Il pourrait choisir Luca, assez proche du mot chinois « Lu Kou » qui traduit « bifurcation ». Il lui faudra apprendre l'italien rapidement, sinon je vais le perdre de nouveau ou ne plus l'apercevoir qu'en photographie. Il ne pourra s'appeler Arcturus, astre présent dans son ciel, car Elsa Morante l'a déjà choisi pour le titre et le héros éponyme de son roman *L'isola di Arturo*. Est-ce qu'Ulysse, au cours de son immense périple, a communiqué dans des langues étrangères ? Quelques bribes d'étrusque, de phénicien ? Tout se passe comme si Chen Lu Kou, de son île à ce lieu circonscrit par le dépassement du carrefour, avait vécu une conversion. Y comme une *intersection*, comme premier essai de ramification. Mettre de l'air, du souffle entre les sections. Quelles sont les sections de Chen ? Les compartiments de ses expériences, entre lesquelles donner du champ à son amnésie ? En définitive, n'est-ce pas de sa langue qu'il s'est exilé ? Comment pénétrer dans ce galimatias chantant plein de voyelles et de nasales, qui par instants lui rappelle le cantonais, mais qui lui reste obscur ?

OTAGE DE CUMES

Pour les Pythagoriciens, selon Hésiode, arriver à Cumès signifiait aborder à l'île des Bienheureux. Le nom d'Homère signifie « Otage ». Pourquoi pas otage autant de l'âge d'or que des sirènes ou des monstres ? Virgile, sur ses traces, a aussi escorté le soleil dans sa course vers l'Occident afin de gagner le maximum de lumière. Aujourd'hui encore, les Napolitains sont persuadés que leur soleil est plus intense qu'ailleurs, que le Vésuve est une source d'énergie – qui par exemple permet aux téléphones intelligents de se charger mieux et plus vite. En somme, Pythagore aurait fondé Naples pour des motifs écologiques, de retour de consultation dans le palais de la Sibylle, fenêtres sur mer.

MON NOM EST PERSONNE

Outis. Nemo. Nessuno. Voilà ce que lance Ulysse à Polyphème quand celui-ci lui demande son nom. (Odyssée IX, 366). Ce que le prisonnier du monstre cherche avant tout, c'est à lui échapper. Comme il a déjà beaucoup essuyé de tempêtes, qu'il sait être le jouet du dieu Poséidon à la chevelure bleue, la solution qui se présente spontanément à son esprit n'est-elle pas de dissimuler son identité ? D'autant que l'intention de Polyphème est d'anéantir l'équipage, de les dévorer tous, en gardant Ulysse, meilleur morceau, pour la fin. Le stratagème du pieu enfoncé dans l'œil du cyclope pendant son sommeil ayant par chance réussi, Ulysse peut s'échapper sans laisser d'autographe. Ça ferait bien de suivre ce glorieux exemple s'il ne veut pas se retrouver au trou. Et qui sait à quoi ressemblent les prisons de Naples. L'auteur de *Ulysses*, James Augustine Aloysius Joyce, pourrait orner son blason d'un double Y même si ses initiales, JAAJ, forme un monogramme assez *smart*.

RUSES DE L'IMPASSE

« Il arrive que les rues fassent de nous ce qu'elles veulent. »

Paul Valéry, La jeune Parque



Hôpital psychiatrique Leonardo Bianchi, © Giovanni Rosso Filangieri

« *Manicomio Leonardo Bianchi* ». Rêveur, Chen a marché en direction de Capodichino et ne s'est pas aperçu que cette route étroite et pavée, ombragée par la ramure des vieux arbres plantés très au-dessous de lui, se prolongeait en passerelle. Maintenant il est devant un portail infranchissable, crêté de tessons de verre, et doit faire demi-tour. Après quarante mètres, il trouve une brèche dans le feuillage qui lui permet de repérer en bas un sentier qui serpente dans de hautes herbes. Il continue de revenir sur ses pas. Une déclivité armée d'escaliers en partie affaissés l'invite. Pas de molosses qui aboient. Seule les martinets se manifestent par des vols effarés, croisant çà et là le vol d'une mouette solitaire. Et si Chen était surpris par des gardes ? Une cité dans la ville ? Bombardée en 1943 puis reconstruite, restaurée régulièrement jusqu'à la « libération » et à la « restructuration ». Mauro Bolognini aurait pu imaginer un tel décor pour tourner son film *Per le antiche scale* ! Vingt-deux hectares dont quatre-vingt-cinq mille mètres carrés de domaine sous toit. Des dizaines de pavillons, un jeu de dominos planté dans une jungle de palmiers et de chênes-liège, coiffée de ces ineffables pins parasol sans quoi Naples serait dépaylée. Pins parasols dont Pliny le Jeune avait décrit dans une lettre à Tacite, la magnifique similitude de leur pampre avec le panache du Vésuve juste avant l'éruption de 79 qui tua son oncle naturaliste, Pliny l'Ancien. Mais Chen ne s'en aperçoit pas, du moins pas encore. Des petits palais voûtés, hauts de plafond, où le bleu là aussi, domine, adouci par la craie et la poussière, il commence sa visite au hasard. Les fenêtres sont souvent délabrées, le quadrillage des barreaux en fer forgé protège des vitraux crasseux, parsemés çà et là d'un carreau jaune ou transparent. Des ateliers à l'infini, tissage, cordonnerie, ferblanterie, carrelage, agriculture, typographie, reliure, boulangerie. Dans les cuisines, dans les chaufferies avec, partout encore, leurs machines, boilers, fourneaux, robinetteries. Dans la *mensa*, une immense table est appareillée pour une cène improbable, on dirait les couverts posés pour des disciples surnuméraires. Le Christ aura été appelé ailleurs avant d'avoir fini son assiette. Tout autour de la salle, sur des consoles branlantes, quantité de verres et de flacons, tantôt réfractent tantôt tamisent la lumière. À l'atelier de couture, *Laboratorio di Sartoria*, une

importante installation en fer rivée au sol, certifiée Singer, reliait des machines à coudre. On a arraché les outillages et conservé seulement les coffres en bois. Des vêtements plâtrés de poussière se balancent sur des cintres. Pas étonnant que l'acteur sans scénario que Chen est devenu s'évanouisse dans un tel amoncellement de frusques...

Sa tête a dû heurter l'un de ces appareils orthopédiques enfoui sous la masse des étoffes. Combien de temps est-il resté sans connaissance ? Pas un bruit. L'éternité pourrait tout aussi bien le prendre dans ses liens. Quand il se réveille, engourdi, le soleil a avancé sa course. Le monde est-il encore habité ou Chen a-t-il rejoint le « corps céleste » ? Au sol, des dés, des bouts de craie qui ont dû marquer ces vêtements vides suspendus au plafond ou fixés aux murs par des clous. Il lui prend l'envie de les secouer, d'en essayer quelques-uns, de changer de peau, de jouer un rôle qui le sorte de cette hébétude, qui déchire ses habits de visiteur trop prudent. Où vont les enfants chinois indésirés ? Pareils tourniquets à celui qu'il a vu hier et qui a sûrement hanté le coma dans lequel il a sombré à l'instant, existent-ils en Chine ? Fils unique ou petites sœurs plongées dans l'oubli ? Et si oui, le voient-elles d'où elles se trouvent maintenant ? Ou l'angoisse qui ankylose ses membres ne remonte-t-elle qu'à la décision de quitter sa place sur le porte-conteneurs pour une Italie impénétrable ? Par chance, il a faim. C'est ce qui le pousse à s'ébrouer. Il reviendra à un autre moment explorer les innombrables pièces de cette clinique abandonnée.



Hôpital psychiatrique Leonardo Bianchi, Naples © Giovanni Rosso Filangieri

L'Architecte, Giuseppe Tango, l'a imaginé sur le modèle du cloître. Première pierre en 1891, inauguration en 1909, sans doute le plus vaste hôpital psychiatrique d'Europe. Estimation du domaine par le directeur de la Santé mentale de Campanie en 2017 sur le quotidien *La Repubblica* : « à part le bâti conservé, le gigantesque centre d'administration, la bibliothèque qui comprend des milliers de livres, les archives de plusieurs kilomètres, l'estimation s'élève à au moins six-cents millions d'euros. »

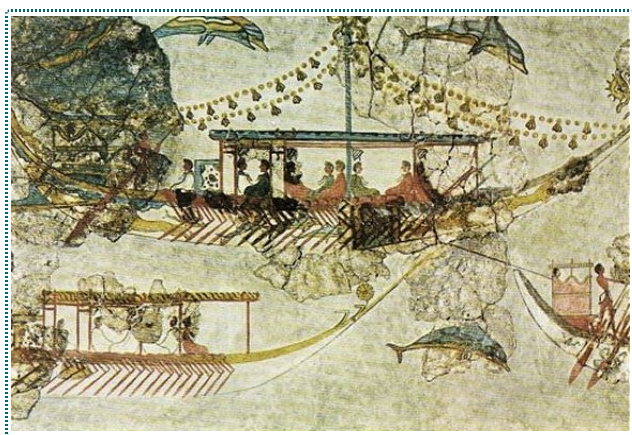
L'ITALIE EN SUSPENSION

Donc, ce pays convoité, dont Chen n'a pour ainsi dire encore rien vu, se dérobe à mesure qu'il s'enthousiasme à vouloir le découvrir. En s'arrachant au domaine Leonardo Bianchi, sous les avions piquant vers Capodichino, il trouve un bar sous une arcade ombragée, s'installe dans un fauteuil de faux osier en plastic tilleul et commande un café. Bien que la serveuse lui apporte un grand verre d'eau et un minuscule baba, il éprouve au creux de l'estomac un vide étrange. Mais où a-t-il pêché ce vertige, cette boule de feutre au plexus ? C'est très ancien. Lui revient en force l'impression d'avoir été un enfant exposé. Il a pourtant toujours eu une mère et un père, aussi loin qu'il se souvienne. Des parents dont les voisins appréciaient les qualités, la débrouillardise, la discrétion, l'apparente sérénité. Méfie-toi des gens sans histoire ! Or ses grands parents n'avaient pas échappé à la grande famine. Mais où est l'histoire en Chine ? Son licenciement a certes été un déshonneur pour eux ; toutefois, il est sûr que son malaise, en cet instant, remonte bien au-delà. Voilà pourquoi il a tout de suite compris ce que Huan ressentait lorsque celui-ci a évoqué sa fameuse tache d'encre. Voilà aussi pourquoi à Rotterdam, quand Miki ignorant tout de ce passé a étreint son épaule d'une légère pression de la main devant le tableau de Rembrandt, *Titus au pupitre*, il a fait connaissance avec ce collapsus. Après cet épisode, Chen n'a eu de cesse de vouloir disparaître. Alors, enfant non encore né ? Un soir, au large de l'Espagne, devant vérifier l'arrimage de la charge, il a même caressé l'intention de se jeter à la mer. Si bien que l'avarie, préoccupante, déviant la route du navire, était apparue comme un soulagement. Le petit baba le requinque un peu. Il devrait réagir, acheter

un téléphone à carte dans un tabac, appeler Nina. La patronne, au moment de payer, lui fait comprendre par gestes qu'il a l'air perdu. Chen lui demande comment regagner la place Amedeo. Comme elle ne pratique pas l'anglais, elle appelle son mari. Ça tombe, bien, il doit descendre vers Chiaia : « monte dans ma camionnette ! »

LE GRAND TOUR

Et si Ulysse avait entrepris son voyage pour marcher et caboter sur les traces d'illustres prédécesseurs ? Si par extraordinaire, il avait entendu quelque récit des travaux d'Hercule, envoyé aux quatre coins de Mare Nostrum pour abattre de l'ouvrage tandis que les dieux, déjà pourvus de longues vues repéraient les rivages où exiler, après le Colosse, d'autres indociles, graine de héros pour des épopées à écrire un jour ? Car comment raconter, chanter, louer, écrire si on n'en revient pas ? Ulysse aurait aussi pu naître et grandir à Thera, au pied de l'acropole, dans l'une des villas édifiées bien avant sa naissance, observant les attitudes des personnages peints à fresque sur les murs de sa chambre. Rien n'interdit d'imaginer qu'Ithaque avait connu le même essor aux XVI^e ou XIV^e siècle avant notre ère, tant d'îles ayant bravé d'inouïes catastrophes : éruptions volcaniques, séismes, alluvions, jusqu'à la disparition du cadastre et au complet engloutissement. De la même étoffe, *L'Enéide* palimpseste dévoile au fur et à mesure de sa navigation, que d'autres pionniers ont abordé aux mêmes vicissitudes ou atteint le sublime.



Fresque de la procession nautique, détail. Akrotiri, Thera (Santorin).

*XVII^e ou XVI^e siècle av.J.- C.
Musée archéologique d'Athènes.*

LE PROGRAMMEUR DÉPROGRAMMÉ

« Celui qui oublie où mène la route arrive sans fin dans la lumière d'origine. » (Pascal Quignard, *Mourir de penser*). Toutes les médecines ne jugent pas le coma comme traumatique et dommageable pour le destin du cerveau. Les Grecs voyaient le coma comme une pause, une *comma*, une virgule dans le texte de la vie. Cela dit, Chen est bel et bien égaré une fois de plus, autant dans son parcours que dans l'écriture que j'en tire. Irruption de ma réalité dans son réel à lui, tout ce que nous refoulons bouillonne dans nos gouffres comme lave dans la zone phlégréenne. Lui, tel Pulcinella brimbalant sur ses semelles incertaines, ne sait quel corps hanter de ses fantômes inconscients. Il voudrait enfiler l'un de ces manteaux suspendus qu'il a vus à l'asile, s'enfariner de poussière et somnoler jusqu'à ce qu'une âme charitable l'emmène prendre un verre dans un lieu de réalité. Il visualise, mais seulement par bribes, son itinéraire, depuis le départ de la Shantung Corp. Ltd, en passant par la chance sur son île natale de rebondir, opportunité à laquelle il a renoncé pour embarquer sur ce navire chimérique. Comme un fêtu de paille de riz, il dérive. La seule chose qui lui paraît plausible, c'est qu'il a voulu fuir. Joue-t-il à son insu à l'intermédiaire entre morts et vivants, à l'instar du Polichinelle napolitain ? Devrait-il prendre une bonne rasade de lait de bufflone pour ressusciter ? Entamer cette mozzarella revigorante que sa bosse de lassitude dissimule ? Il y a en Campanie une obsession de la mozzarella, du gigantesque œuf mou et visqueux susceptible de fondre jusqu'à l'incandescence sur le pain enfourné, métaphore du Phoenix habitant le Vésuve, narguant les troupeaux noirs et voûtés paissant jusque sur les grèves de la Tyrrhénienne. Mario Martone l'a mise en scène dans son premier long-métrage *Morte di un matematico napoletano*. Mais aussi Pietro Marcello, dans *Bella e perduta*. Le souci que sa famille a du génie du professeur de mathématique Renato Caccioppoli, c'est de lui servir de la mozzarella, lui qui boit tant et oublie souvent de manger, plus occupé à étendre le champ de ses équations et à jouer au piano des partitions de Bach ou de Chopin.

LA FAMILLE GENDARME

La tante Marussia, née Bakounine, elle aussi professeure à l'université Federico II, département de chimie, a négocié avec l'OVRA au moment de l'arrestation du neveu rebelle, suggérant à la police fasciste d'interner le professeur si étourdi plutôt à l'hôpital psychiatrique que dans une cellule de prison. La déportation à Lipari eut été probablement moins cruelle. L'habitude, prise par Renato une fois libéré, à porter constamment un imperméable, était-ce une allusion à Spinoza, ample manteau dont le philosophe ne se séparait plus depuis le coup d'épée qu'il avait paré juste après le *herem*, ou le souvenir douloureux de la camisole de force ? La faute de Renato Caccioppoli ? Il avait en tout et pour tout refusé de saluer, le bras levé ; mobilisé à son initiative et à ses frais un petit orchestre d'amis pour chanter la Marseillaise au défilé de Hitler et Mussolini sur le Corso – le 5 mai 1938 : bottes, chars par milliers et sous-marins dans la baie. Comme si la mozzarella était une médecine pour le foie quand le patient, trop patient, souffre d'alcool, de tabagisme et d'insomnie ? La mozzarella, mets bourgeois, biberon de complaisance servi avec le naturel familial, incorrigible et à la fois si excusable ? Oui, Renato devra en avaler une petite portion avant de quitter le monde, un seul coup de 7.65 dans la nuque, prévoyant jusqu'à un coussin pour éponger.

LES BLANCS AUTOUR DE RENATO

Au moment de son suicide, le 8 mai 1959, la camisole de force est de retour dans les hôpitaux psychiatriques, vraisemblablement déjà au moment des premiers « déplacements ». Leonardo Bianchi en avait aboli l'usage dans les années vingt, avant d'autres cliniques en Europe. Il avait maintenu les bains froids et les électrochocs, mais la camisole, non. Donc, Caccioppoli y a été interné par les fascistes, sur requête de la tante Marussia. Après sa « libération », le mathématicien ne portait plus de chemises, même pour donner ses cours à l'université Federico II. L'imperméable, régulièrement blanchi, porté à même un maillot de corps délavé mais repassé, passé dans la ceinture de pantalons en flanelle gris

foncé, hiver comme été, le col relevé, les mains dans les poches amples, l'uniforme de celui qui planifie son ivresse. Imperméable, manteau d'innocence ou d'ordalie, Bogart démodé pour passer inaperçu. Une fiche dernièrement retrouvée dans les archives de la clinique, reproduite sur un quotidien napolitain, indique qu'il a été « libéré » le 29 octobre 1938, à condition que sa famille, son frère Ugo, surtout, se fussent portés garants de ses mouvements. La famille comme gendarmes, en somme.

VIVRE C'EST ENQUÊTER

Domani è un altro giorno ? Lassitude, indifférence ? Rigolade, cynisme ou alors initiation à quelque pulcinellerie ! Après sa deuxième nuit à la pension Stefani, Chen achète un téléphone et enfin appelle Nina. « On pourrait se voir aujourd'hui ? » Elle lui donne rendez-vous à la station du métro Capuana. « À la sortie, tu verras, il y a un banc devant le bassin et la statue de Neptune. » Elle veut lui montrer quelque chose, on pourrait se balader un peu. Chen la prévient : « je suis fourbu, j'ai beaucoup marché hier, je me suis égaré et... je te raconterai ! » Aussitôt son téléphone fermé, il n'a qu'une envie, plaquer ce rendez-vous, se remettre en route pour le lieu qu'il a découvert hier, cette fois-ci avec un appareil photo argentique ou polaroid. Voilà sa première envie du matin : s'asseoir au bar Amedeo, se reprendre un café, faire le point sur ses finances, s'organiser pour ces prochains jours, et au diable la promenade avec Nina. Il la rappelle, lui dit qu'il est désolé. « Plutôt, serait-ce possible pour elle de manger un morceau ce soir vers 21 heures ? Je dois me reposer et m'organiser. » Bon, elle est d'accord. Rendez-vous est pris devant le Gambrinus, « on trouvera ensuite un endroit sympathique et pas cher. » Il lui reste un peu plus de mille euros. Plus un petit pécule sur son compte à Keelung auquel il s'est juré de ne pas toucher. Il va changer de pension, d'abord ce sera plus sûr. Autant faire son sac, se raser soigneusement, prendre une bonne douche et feindre de quitter Naples en début d'après-midi. Alors, trouver d'abord une adresse au pied de la Calata Capodichino – qui le rapproche de l'objet de ses recherches, mais du côté opposé, à l'est de la baie. À midi, il quitte le Stefani. Et prend le métro dans la direction choisie.

PARCOURIR DES OCCASIONS PERDUES

Chen, après avoir déniché un minuscule hôtel bon marché, tout près du jardin Botanique, respire mieux. De la fourche, du lieu de la bifurcation, Naples s'élève par degrés, tel un théâtre antique, appuyé à son tuf, plongeant ses racines dans les catacombes, pour se dilater et s'élever enfin sur les terrasses d'où les fous et les avions peuvent s'envoler, zones les mieux préservées des secousses sismiques. Paradoxalement les morts sont situés en aval de ces collines. Et avant leur royaume, il faut franchir le Golgotha. Naples prouve ainsi qu'elle nargue la Camarde, réservant aux pauvres en esprit les jardins supérieurs – ce qui, après tout, donne foi au message christique puis qu'ils viendront *après*. La cité, viscéralement, met en scène la fin et le début : boîte ou tambour de l'enfant exposé puis, après un temps jardiné tantôt par Isis, le dieu Nil, Apollon ou Dionysos, Perséphone... Les Dioscures, les Parques, la Sibylle... les restes des vivants descendent dans les profondeurs, avec ou sans bandelettes, l'hémicrânie en partage. Comment un seul dieu aurait-il pu gérer semblable dispositif ? Certaines catacombes pré-chrétiennes portent au fronton l'inscription *AD BIVIVUM*, peut-être pour enjoindre les défunts à prendre in extremis *le bon chemin* ? Quand même, avoir vécu au temps où un sépulcre offrait le tracé de plusieurs routes pour atteindre la même destination ! Qui sait si l'éternité était comme une ville divisée en quartiers ? Après tout, les poètes et les peintres de la Renaissance ont bien construit des étages, des rampes et des terrasses pour figurer l'après vie. Mais dans les catacombes sur quoi ne régnait pas encore un dieu exclusif, à quel moment intervenait le choix, la bifurcation ? Certainement, le rite orphique interdisant à quiconque de revenir sur ses pas, s'incarnait ainsi par une ultime raillerie : Tu crois que tu peux choisir ! Or non, tu te trouves bel et bien au dernier tournant ! Dans la pratique, on alternait vraisemblablement l'exposition des corps dans des couloirs séparés, afin de réduire les miasmes et les risques de contagion.

LA VILLA DEL BAMBINO BIANCO

Le rideau devant mon écran étant retombé, retrouvons Chen dans son cinéma personnel, qui a l'embarras du choix car toutes les places y sont vacantes pour lui. Cette maison, aussi blanche que son nom, semble avoir échappé à la ruine ; difficile de savoir comment et pourquoi. À part un immense salon, elle abrite des chambres menues au rez-de-chaussée et sur deux étages, de part et d'autre de vestibules en bon état. Dans chacune des pièces, un petit lit en fer au matelas roulé, mêmes rayures, à une variante de ton près. Et dans chacune, une photographie de l'enfant en costume blanc, encadrée et posée sur une commode ou sur la cheminée. Un enfant aux yeux doux, corps sépia flottant dans son vêtement, de bonne coupe, légèrement froissé, ce doit être du lin. Son nom ne figure sur aucune des photographies. Troublantes, ces images d'un garçon saisi au même âge dans des costumes d'été presque identiques ! Chen a l'impression de pouvoir toucher cet être, de le rejoindre dans son anonymat. Les enfants d'un couple d'amoureux sont toujours des orphelins, aurait dit Stevenson. Le parquet, les meubles, les rideaux sont en place, à peine poussiéreux, comme si la maison était régulièrement entretenue par quelque invisible équipe de grooms très stylés. *Immaculée*, telle pourrait être l'enseigne de cette maison. Non, *innocente*, plutôt. La sensation d'*enfant exposé*, motif de son effroi hier après-midi, quand il est sorti de son étrange coma, le taraude. Il aimerait analyser et comprendre, car il est sûr que sa fuite et sa solitude en proviennent. Cet instituteur, un peu trop avenant, qui connaissait l'oncle Su, qui avait découvert Chen endormi sur un fagot de bambous devant l'école, alors que la nuit était tombée, et qui l'avait ramené à la maison, pantin transi, vidé de toute substance ? Sa mère lui avait fait prendre du bouillon de volaille en cube et l'avait envoyé au lit sans même lui laver les pieds, la honte. Le lendemain matin, pas question de rester sous la couette, file à l'école et fais attention ! Donc, ça n'avait pas été le tourniquet des enfants trouvés, pour lui ! Qui sait, sa mère avait peut-être caché un autre enfant, ou avorté clandestinement, ou encore ses parents avaient-ils hésité à le mettre au monde ? « *Quando sei nato non ti puoi più nascondere.* » Ou encore s'était-il réveillé *changeling*, enfant

échangé ? Ça sonnait assez chinois, ce mot, Chen Ling ! Quant à ce penchant pour le coma, la lave du Vésuve qui a surpris les corps en 79, et les a gardés intacts dans son tuf blanc, ne lui en propose-t-elle pas une nouvelle version ? Autre chose que des soldats en terre cuite alignés au cordeau, enterrés derrière un empereur Ming.

LA VILLA DU GÉOGRAPHE

La Sibylle possède de nombreux appartements et y attire de préférence les fous de géographie ! À part leur corridor central – labyrinthe ou origine du monde, qu'on pourrait ramener à son appellation primitive, et dont les sensations que la chair promet seraient autant de chambres habitables, la « villa » suivante qui s'offre à l'errance de Chen dans l'hôpital Leonardo Bianchi est une maison carrée à deux étages et demi, aux façades agrémentées de minuscules balcons en fer forgé, deux à l'est, un à l'ouest, demeure peu pensée pour une vie de famille. Pas de véritable cuisine, plutôt un laboratoire étroit. En revanche une vaste salle de bain, à grande vasque de porcelaine, équipée d'une poulie extravagante solidement ancrée dans le plafond, ustensile ayant survécu à la dévastation manifeste qui a déferlé sur le salon et les autres pièces, devait s'ouvrir par une porte vitrée. À croire que le géographe se plongeait dans cette baignoire pour se délasser de ses interrogations territoriales – territoires de son psychisme, s'entend. Dans la hall d'entrée subsiste toutefois une grande fresque représentant l'Afrique, où domine le jaune et l'or pour les régions colonisées par le Portugal : Mozambique, Angola, Bissau... les autres dominations européennes laissées en blanc, ou traversées de fleuves bleu turquoise exagérément tortueux, bref une carte légendée « *Gente d'Africa* », dénuée du moindre habitant, du moindre navire... Même pas une rose des vents qui attesterait des songes du « *Geografo* » ayant dormi là dans une jeunesse datant au moins des Bourbons.

Pourquoi, en dépit des dangers actuels, ne pas installer Chen dans cette villa de l'errance ? Tout en économisant sur ses frais de pension, il pourrait se défouler, ranger, nettoyer, dégager des décombres un lit et quelques meubles encore praticables, s'aménager une chambre,

s'éclairer à la chandelle, bref tenter une robinsonnade. Ses rêveries et ses interminables introspections puiseraient peut-être dans les délirantes représentations du géographe impedimenta et plan susceptibles de le ramener sur terre. Mais c'est qu'il n'a pas encore pénétré les arcanes de sa propre errance. Il n'a pas encore arpenté toutes les alcôves de sa sensibilité. L'animal qui serait de meilleure compagnie pour ses nuits et ses jours est de race très ancienne, celle des chimères. Chen ne répugnerait pas, si l'occasion s'en présentait, à faire entrer par le corridor central, comme pour une procession, dragons chinois ou licornes médiévales, à gambader derrière eux, ragaillardi, dans une ivresse de métamorphose ! « L'exil est une haute condition, un travail utile à personne », fait dire le cinéaste Hugo Santiago à l'un de ses personnages dans *Le ciel du Centaure*.

DU BLANC DE L'ÉCRAN AUX BLANCS DE LA MÉMOIRE

Tandis qu'encore une fois, se manifeste une plongée dans le blanc, avatar ou non d'une aube sans azur au-dessus du volcan, je laisse Chen en proie à des questions métaphysiques sans réponse. Par exemple, pourquoi n'avoir pas fait profiter la clinique psychiatrique de l'invention du cinéma, qui lui fut contemporaine ? Deux domaines connexes qui se sont enrichi inégalement, au profit du cinéma, mais sans amélioration des conditions asilaires. Ce qui tendrait à montrer que le cinéma était considéré comme divertissement, voire comme dérivatif, défoulement pour les ouvriers exténués ou les bourgeois désœuvrés – habile manière de les réunir dans un même espace pour faire croire à l'égalité au moins pendant deux heures – mais n'oublions pas la galerie, architecture empruntant à l'opéra, encore que le cinéma n'aurait pu se doter d'un poulailler où il aurait été possible de n'apercevoir que le haut de l'écran. Alors que dans un hôpital, le cinéma aurait eu toute sa place. Les patients auraient pu projeter efficacement leurs fantasmes, s'accorder pour un temps avec un « caractère », jouer au personnage, se dédoubler et, par là, mieux se comprendre... Montrait-on les *Actualités* aux malades de l'âme comme la Croix-Rouge le faisait au plafond des palais réquisitionnés pendant la Grande Guerre, plus pour encourager les

blessés à retourner au front que pour les distraire ? On avait préféré creuser dans le tuf de Chiaia, sous le Palazzo Cellamare, des cavernes profondes, menaçant de faire s'effondrer cet immeuble vieux de trois siècles, pour édifier le cinéma le plus vaste d'Italie, trois mille places assises alors que dans tout Naples les gravats des bombardements s'amoncelaient ou s'épandaient pour encore plusieurs décennies. Donc, Renato s'était donné la mort au-dessus d'un cinéma, onze ans après l'inauguration du *Metropolitan*, lui qui aimait cet art au point de présenter des films au *Circolo del Cinema* ; lui qui avait démontré par de savantes équations que creuser sous le palais occasionnerait des dommages irréversibles. Décidément, les Etats-Unis n'avaient pas seulement débarqué, ensauvagé et sacrifié la Parthénopée pour faire admettre qu'eux seuls réussiraient à anéantir le nazisme et à sauver l'Europe ; ils avaient colonisé les esprits par l'écran, alors qu'on allait plonger en plein néoréalisme. Pas question d'introduire du vérisme dans le labyrinthe de Minos le grand psychiatre, la toile blanche de Thésée... La dernière semaine de la vie de Renato, telle que Martone la filme, commence un samedi, au petit matin, salle d'attente de troisième classe, gare de la Ferrovia Cumana. Caccioppoli est assis, plutôt arc bouté sur un banc en bois, dans la pénombre, assoupi ou songeur, fredonnant un petit air morose, en proie aux moqueries de pauvres voyageurs aussi égarés que lui. Des carabinieri, avec précaution, allument des lampes et l'emmènent ainsi qu'un père de famille, bien que ceux-ci aient montré des papiers en règle. Puis, cette police bien élevée éteint la lumière. La gare est comme la station d'une liturgie, après que Renato était peut-être allé consulter la Sibylle dans son antre ?

Par de savantes formules, Renato avait cherché à imaginer des antidotes au fascisme, à faire tenir de manière quantique des concepts de liberté, à renouer avec la géométrie pythagoricienne. Avec générosité et humanité. Son alcoolisme n'était pas « méchant » mais désespéré. Communisme, démocratie chrétienne, socialisme, il le savait, n'allaient mener nulle part... Pas étonnant que, dans une telle solitude, son crâne ait été si à vif ! Par exemple, il avait exprimé son intérêt de commenter le *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein à l'académie des officiers de marine de

Nisida. Les officiers, devant la débâcle et la dégringolade du grand escalier d'Odessa, avaient fait un terrible raffut, et Renato n'avait eu d'autre choix que de fuir en courant vers Bagnola, par le pont. Il avait trébuché et s'était coupé à la cuisse avec un débris de verre. Le sang lui avait paru alors le signe que l'enfant que sa compagne attendait devrait vivre. C'est lui qui devait disparaître. Il se sentait si coupable d'avoir renoncé à elle et à leur possible premier enfant quinze ans plus tôt... À quelques heures de sa disparition volontaire, il s'était rendu au San Carlo écouter la Passion selon Saint Matthieu de Bach, en suivant la partition. La tête pleine de musique, il était rentré chez lui, en avait esquissé au piano les premières mesures.

PROCHRONIE : LA CHAMBRE DES SONGES D'ULYSSE

Si un métier à tisser était à la disposition des malades ou des prisonniers dans l'atelier que Chen a visité, il est probable que le cadre se trouve encore quelque part. Les objets monumentaux n'ont pas été emportés, il l'a remarqué. Il faut qu'il le retrouve et qu'il le photographie dans l'espace même où il aura reçu le choc devant une carte postale épinglée à même le mur d'une cellule, une reproduction d'une assez mauvaise peinture du Settecento: « *La Camera dei sogni di Ulisse* ». Ni l'expéditeur ne le destinataire de cette carte postale ne figurent au verso à part des initiales en guise de signature. Quelques mots : « *Vedrai che il tempo passerà anche qua purché tu ti metti a sognare il nostro ritrovo. G.L.* »

Chen va-t-il faire parvenir à Huan cette icône de son séjour à Naples par la poste ou laissera-t-il intact sur le mur ce témoignage d'un enfermement « parallèle » au sien ? Surtout pas de scan avec son téléphone – il romprait le charme – ni l'envoyer par messagerie ensuite, car non seulement ce transfert permettrait de retrouver sa trace à lui, mais perdrait tout de l'intensité du message qu'il aimerait adresser à Huan. Lors de la révolution culturelle, après les premiers lavages de cerveau, la vogue s'était répandue de communiquer par images, des photographies en rien subversives, des paysages de carte postale faisaient l'affaire. On ne pouvait plus recourir à la tradition d'envoyer

quelques vers de grands sages et d'écrivains du passé. D'une part Mao s'exerçait Soi Même à la poésie à tout propos et ne ratait aucune occasion de marteler que lui seul détenait désormais la puissance poétique, mais réinterprétait les textes classiques en fonction de la doctrine. Toute strophe devenait langue de bois, que ce soit pour une concubine, pour sa femme officielle, pour le peuple ou l'armée. Au fond, ses péroraisons avaient eu pour effet le contraire de ce que Calvin et les réformateurs visaient : l'image avait gagné, au moins pour un temps. Évidemment toute appropriation d'une conjoncture publique à des fins privées menaçait la conversion des masses. Le verbe et les idéogrammes s'affichaient dans une telle ampleur que la photographie – ne parlons pas de peinture ou de dessin, « arts dégénérés », vite confisqués ou détruits – avait eu sa chance sémantique. L'objet photographié, souvent banal à pleurer, n'avait même pas besoin de clandestinité. Se faire arrêter avec, en poche, un vol d'oiseaux au-dessus d'une colline, c'était beaucoup plus anodin qu'un poème, fût-il purement bucolique. Le grand Timonier, piller de la Cité interdite, s'était montré trop pressé de dissimuler son trésor. Il n'avait pas eu le temps de dresser l'inventaire symbolique de ses larcins.

RETOUR EN ENFER : CHEN SE RÊVE CIRCASSIEN

Trente millions de saltimbanques ayant au préalable reçu un petit livre cramoisi afin de porter la pensée de Zédong en sautoir jusqu'au trapèze, quel plan absurde ! Mais cela en avait fait des pages ! Des pages déchirées en minuscules morceaux, combien de confettis à saupoudrer sur des foules ébaubies ! Je me demande parfois si la Chine, encore très fermée au XIX^e siècle n'aurait pas profité du regard de Baudelaire ; si l'un de ses petits poèmes en prose, dense et pénétrant, aurait matérialisé les masses rouges, les saisissant à l'instant de se réduire en poussière idéologique ! Ou si Arthur Rimbaud, descendant le fleuve Jaune en une évocation inoubliable, n'aurait pas secoué cette infâme tyrannie. La poésie chinoise traduite paraît souvent si lisse pour nous, si lénifiante, et pour Chen, si « absente » ! *Fleurs du Mal* et *Illuminations*, voilà ce qui manque à ceux qui ont survécu à cet Enfer sans répit ni saisons. Ce n'est

pas seulement un subterfuge ou une « trahison » si Qiu Xiaolong a choisi d'insérer des poèmes dans ses romans policiers. Qu'avaient calligraphié les poètes chinois dans *leur* Temps ? Par exemple en 1321 ? Un Chen rebaptisé Lu Kou se sentirait-il conduit vers Ravenne, tombeau de l'illustre Bifurcateur de génie, obligé de choisir entre Guelfes et Gibelins, de mourir exilé de sa renaissance ?

Chen se verrait bien imprésario d'un cirque monumental sous chapiteau ou alors ramifié en autant de pistes que ces pavillons psychiatriques contiennent de gravats et de débris, se réservant de vastes bureaux dans la maison encore salubre, inventant un programme, arrangeant des numéros où les fauves ne seraient ni interdits ni domptés. Caressés, seulement. Importer là tout ce que Taïwan compte d'animaux fabuleux... Des voltiges d'oiseaux rares, des perruches sur des trapèzes entremêlées de lianes... Ah ! Mais la maison aux perroquets ? Il se rend compte que tout ce cirque dans son imagination est le fruit d'excitations érotiques trop souvent réprimées : on devrait analyser en matière de sexe comment les différents régimes de la Chine, et pas seulement impériale, se sont employés au cours de l'histoire, à juguler et à castrer, à multiplier les tortures les plus raffinées et les plus abominables. Robert Van Gulik, dans son dernier roman, *Le Jour de grâce*, invente un tour de passe-passe qui lui permet d'incarner dans certains lieux emblématiques d'Amsterdam plusieurs personnages, non seulement liés à l'intrigue policière qu'il développe, mais à différentes époques de sa vie d'auteur, et à des bourreaux tristement célèbres jalonnant sa présence à Java, au Japon, en Malaisie, en Égypte et au Liban. La trame, d'abord érotique puis rédemptrice grâce à la méditation, se dissout enfin comme « neige fond sur le mont Fuji ». Vanité du désir amoureux, vanité de la colossale culture que van Gulik a amassée, vanité de bâtir des intrigues romanesques... Peut-être a-t-il sauvé de ce désabusement les nombreuses langues étrangères auxquelles il avait consacré les quatre cinquièmes de son existence. Langues et lieux, évidemment la Chine, où il avait également exercé ses talents de diplomate, s'étaient érotisés mutuellement jusqu'au jour de grâce...

Ce n'est certes pas non plus entre les murs de la bicoque familiale de Keelung, même si beaucoup d'eau avait passé sous les ponts, que Chen aurait pu se détendre de ce côté. L'épicentre des capacités de séduction de Wong Kar-wai en Chine s'était trouvé à Hong Kong et n'y rayonnait plus aujourd'hui en dehors de quelques salles de cinéma de la Jet set, ou alors bien sûr, à Taïwan, en Occident, aux Amériques, partout où la censure ne joue pas des ciseaux. Fan Ho, vraisemblablement l'un de ses professeurs de photographie à l'école des beaux-arts de Hong Kong, a immortalisé plusieurs fois un personnage au carrefour de rails ou traversant perpendiculairement des voies parallèles ; des motifs de prédilection, semble-t-il. Fan Ho, un maître du reflet !



© Fan Ho, *Hong Kong Memoirs*, vers 1950

« POINT D'ARRIVÉE, MAIS AUCUNE VOIE D'ACCÈS. » KAFKA

Y, engramme plein de vitalité, sinon de vertige, où essayer de réconcilier ses désirs, Chen se hâte vers la passerelle de l'asile Bianchi, alors qu'une pluie orageuse reste en suspend. Il quête la présence, la surprise qui déclenchera sa première image. Les photographies mentales qu'il a emmagasinées l'autre jour se sont curieusement curieusement effacées sous l'envie de leur trouver plus d'intensité, de vérifier son

intuition. Il enjambe la barrière pour trouver l'échelle, s'agrippe et descend prudemment. L'autre branche du Y aurait consisté à parler, à édulcorer en racontant plus tard sa trouvaille à Nina. Il met pied à terre et repère ça et là parmi la broussaille déjà redressée des traces de ses chaussures. La pluie les effacera tout à l'heure. Il tend l'oreille. Il s'agit de s'abriter au plus vite tout en vérifiant qu'il est bien seul comme la première fois. Il éprouve comme une émotion amoureuse, il doit se concentrer, ne pas laisser étouffer sa pulsion sinon qui sait dans quel exotisme il ira se fourvoyer... Œdipe n'est-il pas aussi un mystificateur des énigmes de carrefour ? Chen doit s'arracher à l'indétermination, car il n'est pas venu pour se racheter mais pour trouver une issue. Qui sait si le jardin en jachère de cet asile n'abrite pas le Rameau d'Or ? « Ne confie pas tes oracles à des feuilles : qu'elles ne s'envolent pas en désordre. » (*Enéide*, VI, 73 sq.) L'état de ruine, paradoxalement, le rassure, le protège. La dévastation a déjà eu lieu. Tout comme la folie. C'est arrivé. J'y suis arrivé. Voilà, premier clic. Que la zébrure d'un éclair d'orage semble parapher. Il vise l'un des porches du royaume des proscrits. Ouf ! Il est à peine au sec que les gouttes de pluie crépitent sur les dalles de l'entrée comme autant de cancrelats impatients. Il s'avance, espérant retrouver l'atelier de couture – théâtre des vêtements suspendus. Au sol, les miettes de verre brisé luisent par intermittences, kaléidoscope mû par la tempête.

Chen a de quoi s'égarer : tant de corridors, de cellules béantes ! L'atelier de confection est ailleurs, dans un autre bâtiment. Ici, à coup sûr ce sont les bureaux de l'administration Leonardo Bianchi, où on a donc emporté les machines à écrire, mais délaissé des milliers de fiches de patients. Plus loin dans la véranda, comme abandonnés à la dernière minute, des appareils de contention, de redressement, des corsets, des courroies, des attaches de toutes sortes, des boucles jonchent le sol. La folie avait-elle changé de quartier ? Tandis que les registres et les ordonnances affichent lisiblement, noms et prénoms, dates de naissance, mensurations, pathologies, médications... Chen se dit que pour les détenus politiques, on a dû faire disparaître tout ce qui aurait pu les identifier. Qui avait opéré la sélection des archives ? Sous les ordres de

qui ? Quoi photographier, quoi mettre en image si cela dépasse à ce point l'imagination ? Et pour en faire quoi, pour qui, ensuite ?

Chen se sent vaincu par cette disjonction de la mémoire. Ressemble-t-il, ce criblage de l'oubli, à son penchant pour la bifurcation ? Appel à l'aide ? Cri dans les ruines, si loin, si seul que personne ne réussisse à venir le chercher dans ce dédale ? Il se lève d'une chaise poussiéreuse, siège que la grande Histoire de la folie aurait jeté là au milieu des décombres, en pâture et comme à son intention. Avant de se remettre à la recherche de l'atelier de couture, il s'approche d'une fenêtre fracturée, par où des pivoinies ont ployé leurs lourdes têtes emplumées et ruisselantes. Avec les gouttelettes que leurs pétales exsudent, ces fleurs rose pâle, frangées de carmin, paraissent à Chen près de s'évanouir dans la coulisse. Il croit distinguer dans l'agencement de ce bouquet la tête surmontée du bonnet blanc de Pulcinella, et son sourire ravageur le railler. Mais personne ne se manifeste dans ce chaos bruisant de pluie, où l'orage vient résonner de loin en loin... et lui, Chinois, reclus de Chine en territoire ignoré, ignorant quelle chinoiserie ses polaroids pourraient déchiffrer ! Il trouve enfin l'atelier : rien n'a bougé depuis sa première visite. Au sol, il note ses empreintes, surtout celles que dans sa chute son corps a laissées. Voilà ce qu'il va photographier ! Voilà ce que paradoxalement il a réussi à saisir : déranger la poussière d'un asile d'aliénés. Quel exploit ! S'ouvre en lui, une nouvelle fois, le vertige de son inexistence et de son inutilité. Voilà à quoi son unique expérience professionnelle d'informaticien, de programmeur a mené : à ne plus compter comme être vivant en dehors des algorithmes ! Au moins, les fantômes de ces malheureux internés, surtout ceux dont l'identité avait été confisquée ou égarée à jamais, semblaient pouvoir revendiquer une présence plus manifeste. Ils avaient subi, comme ç'avait été le cas pour Renato Caccioppoli, une cruelle injustice dont, un jour, qui sait, l'Histoire s'occuperait. La bifurcation, cette stupide ambivalence à laquelle maintenant parvient Chen : disparaître ou squatter cet atelier de couture, pour recoudre les fragments effilochés de sa jeunesse perdue. Qu'est-ce qui l'a poussé jusqu'ici ? Miki allait continuer à piloter de gros navires chargés de toutes les marchandises imaginables, des plus

indispensables à la survie, aux plus illicites, alors que lui, Chen, resterait un naufragé de la vie ? Un bon tour que lui avaient joué Wong Kar-wai et sa manie de fréquenter ce bar de Keelung, le *Mazu Liedao*. Son idole le réalisateur, si sûr de soi, assumant aussi bien dans ses films que dans sa vie privée son talent de voyeur et d'entremetteur, son esthétisme. Miki avait probablement succombé aux charmes du *Grand Maître*, pris dans les miroitements d'un décor à modifier au gré des rôles... Si Chen n'avait pas été soudain en proie au désœuvrement, aux affres de ses parents âgés et bientôt forcés à la retraite maigrichonne qui les attendait, aurait-il joué les sirènes auprès de Miki, fier d'arborer les trois galons de lieutenant que lui avaient valus ses capacités en informatique ? Ou avait-il voulu snober Huan, tout à coup si sage d'accepter l'emploi promptement offert par l'Institut des Jésuites ? Chen s'était fourvoyé, et lourdement. Toute cette théorie de la bifurcation qu'il avait échafaudée ! Tout au plus une échappatoire, un leurre ! Comment retourner à Keelung, Taïwan, maintenant, et faire bonne figure devant les siens ?

MISSION LEONARDO : « NOUS T'AFFIRMONS, MÉTHODE ! » RIMBAUD

Avoir pour projet d'habiter Leonardo Bianchi même en ruines, n'est-ce pas avoir trouvé asile ? Les Arabes avaient expérimenté l'hôpital psychiatrique très tôt – vers le IX^e siècle déjà, par exemple en Égypte ou en Syrie – plus comme une protection pour ceux qui souffraient que comme solution pour la collectivité qui les ignorait ou les proscrivait. Combien de fois Ulysse avait-il perdu la tête au cours de son périple ? Les démons, les nymphes, les ogres, les sibylles, n'étaient-ils pas les fonctionnaires d'une unique tribu, menaçant tour à tour toute velléité de s'écarter du chemin, exaspérant tout désir de quitter son île ? Oui, son embarquement avait bien été décrété en haut lieu, mais Poséidon dans cette affaire ? Les innombrables lectures de l'Odyssée tendaient à moraliser tel ou tel épisode. Claudio Magris, enclin à fortifier la famille d'origine... plaide en faveur d'une résilience d'Ulysse – concept à la mode ! Adieu toute libido sur le lit d'olivier aux tentures tissées de songes ! Non, Chen n'allait pas rentrer à Keelung défait, menottes ou boulet à la patte. Mieux valait essayer l'exil, décrypter le message que ce

carrefour de Capodichino, en même temps piste d'envol, recelait. Rien, une fois un futon de fortune aménagé dans une cellule un peu plus amène et aux vitres encore intactes, ne l'empêcherait de mettre en œuvre son grand transbordement. « Un poète ne doit pas renoncer à la vie. C'est la vie qui se charge de lui échapper. » Eugenio Montale, *Interview imaginaire*.

« CAMERA SPERIMENTALE »

Déambuler encore un peu sur cette voie ambulatoire... Chen est à l'affût. Dans la pénombre probablement due à cet enchevêtrement de fougères arborescentes devant les fenêtres nord de la galerie, il découvre ce qui a dû servir de laboratoire expérimental. Des garde-corps ouvragés, grecques et tulipes, barrent les fenêtres alors qu'on est au rez-de-chaussée. Ici, le parquet ou les dalles ont été partout arrachés, laissant place aux orties. Les murs, autrefois lambrissés, sont même mangés de lierre par endroits. C'est dire si la végétation règne. Et règne une odeur de charbon froid à laquelle se mêlent les effluves des médicaments périmés. Chen se sent observé. Néanmoins il appareille son polaroid et saisit, malgré le peu de lumière filtrée de la verrière, couverte elle aussi de végétation, toute un alignement de petites cuisinières à feux latéraux qui devaient servir à réchauffer qui sait quelle alchimie ! Un poêle en fonte rouge de marque Rova, flanqué d'une charmante armoire à combustible. Au fond de cet espace, comme un coin pour des jeux : une auto d'enfant dont il ne subsiste que l'armature métallique, des poupées en porcelaine ébréchées. Rejoignant le vestibule, son pied heurte une boîte de cigarettes Cambodja. En effet, sorti de ce salon indéfinissable, Chen se croirait plutôt dans quelque temple abandonné en pleine jungle.

UN JOYAU AU REBUT

Entièrement absorbé dans la quête d'une cellule idéale où mystifier son avenir, il parvient à ce qui tenait lieu de blanchisserie. L'orage s'est éloigné avec ses lueurs de soufre, le soleil près de se coucher hasarde

quelques rayons obliques sur les machines rouillées, lesessoreuses, la tuyauterie. Au sol, lanières en pagaille, boutons arrachés et... et... quel est cet objet parmi des grumeaux de poudre à lessive ? Une broche, égarée qui sait depuis quand. L'épingle de sûreté a été tordue, le fermoir arraché. De forme ovale, une agate... on dirait presque des élytres de papillon sous verre... montée sur argent, enchâssée de minuscules perles de nacre verte... Dans l'entaille, un petit Éros attaché à un tronc d'arbre ou ce qui en tient lieu : mais oui, un Y. Un insecte, sans doute Psyché, vient le tourmenter. Du même ton que les perles. À coup sûr un bijou très ancien. Chen l'empoche et, content de son butin, quitte la buanderie. Trop tard pour d'autres photographies, la lumière baisse, et il s'agit de ne pas traîner dans l'asile à cette heure.

LE BAR AUX CHAISES TILLEUL

L'appareil polaroid remis dans son sac, après une halte à la fontaine encastrée dans la muraille de la Calata, ses pas le ramènent au bar de l'autre après-midi, *Da Nardelli*. Pas un chat. Il s'affale dans le fauteuil le plus accueillant, la broche toujours dans sa poche. Il a envie d'une glace à la pistache. « *No, al pistacchio, oggi, non c'è ne.* » « *Allora ? Al caffè ?* » Non pas de café. « *Vieni dentro, che ti faccio vedere !* » Dans la vitrine du bar, tous tons pastels, Chen choisit citron et menthe, ça ira bien avec son bijou. Deux ou trois cuillerées de sorbet plus tard, Manlia se rappelle à son souvenir : à Athènes, elle lui avait raconté, la voix brisée, des larmes dans les yeux, comment son père avait quitté sa mère après lui avoir entre autres dérobé un bijou inestimable, héritage ancien. Il n'avait pas quitté pour autant le port de Patras dont il était à l'époque responsable de la capitainerie. Sous le régime des colonels. Il avait hurlé en claquant la porte qu'une telle bague, sa femme hystérique et communiste n'avait pas à en porter à son doigt. Déposer plainte, il n'y fallait même pas penser ! Manlia, son hors-série. Nina, son hors-champ. Chen avait voulu leur échapper, ne pas se « faire avoir ». Et voilà que Leonardo Bianchi devenait son intra-muros. Trouver un asile désaffecté pour connaître la désaffection de son être. Au moins, cette apathie, il l'avait mise en scène. « L'âme est revenue tenir son lieu dans l'espace et réoccuper sa

demeure formelle aussi longtemps que les signes seront et signifieront. Péking, 1910 » Victor Segalen, *Le Siège de l'âme*, Dossier « Imaginaires », Œuvres II, Bibliothèque de la Pléiade, p. 467.

LA CITÉ INTERDITE

Tout comme si son cerveau contenait autant de boîtes de rangement que l'hôpital agençait de chambres abandonnées... mais n'était-ce pas plutôt la Cité Interdite dont il essayait de se représenter le damier ? Ou une ville biblique, punie, désertée, saupoudrée de sel afin de dissuader quiconque d'y habiter ? Une ville *reliquaire*, attrayante et repoussante à la fois ? Quel visiteur lui succédera dans ce lieu ? Laisser un message dans une fissure, dans l'un de ces innombrables tiroirs bancals ? Chen se rend compte qu'il fuit réalité, rencontres, souvenirs immédiats. Seules ses sensations lointaines, à l'abri dans leurs habitacles, lui semblent accessibles. Pourquoi avoir si vite décampé d'Athènes, par exemple ? Le porte-conteneurs de substitution avait levé l'ancre avant son propre embarquement. Donc si Chen avait fait l'objet de recherches, ce n'était pas Miki qui les aurait menées. Quant à la police grecque, même sur mandat international, elle n'avait certainement pas que cela à traiter en priorité. Chen avait bel et bien été remplacé, et tant pis pour sa carrière d'ingénieur informaticien dans la marine marchande, tout le monde s'en remettrait. Cela dit, il avait bien raté son coup d'essai, et son errance faisait maintenant de lui un vagabond. Une fois le sachet de sucre traînant sur la table du Nardelli dépiauté, froissé au gré de ses divagations, il se lève, va payer sa consommation et appelle Nina. « Nina, excuse-moi, je n'ai pas vu le temps passer, es-tu encore partante pour partager une pizza ? Bien, je te rejoins devant le musée Archéologique dans une demi-heure ? »

« Alors, le plus simple est que nous allions *Da Michele*, nous devons certainement attendre de trouver de la place, mais ainsi nous pourrions bavarder... Qu'as-tu fait aujourd'hui ? » « Je me suis promené, j'ai fait des photos, j'ai mangé une glace... des trucs comme ça. Et toi ? » « Moi, j'ai guidé des touristes, je leur ai montré quelques églises, raconté le mystère de San Gennaro... » « Attends, c'est quoi, ce mystère ? » « Tu ne

connais pas le rite du sang liquéfié, sans lequel les Napolitains seraient comme des poissons échoués sur la plage ? Ah, il faut absolument que tu voies au moins le lieu où ce miracle se produit ! Je vais t'y emmener demain à la première heure ! » « Non, Nina, c'est très aimable à toi, mais j'ai une trouille bleue des poissons morts et deuxièmement, les églises, c'est un continent que je ne vais pas aborder ces prochains jours... » « Et où as-tu pris des photos ? » « Je te les montrerai peut-être plus tard, voilà, viens, une table va se libérer. » « Ici, commente Nina, nous sommes dans une institution, la première pizzeria de Naples, et pour ainsi dire, de l'Italie, peut-être même du monde ! » « Eh bien, je trouve ça plus captivant que les églises, tu sais, je meurs de faim ! » Après avoir englouti deux triangles de pâte croustillante bien que moelleuse, couverts d'une lave de tomate et basilic pris dans une mozzarella sans fils, Chen se détend un peu et entreprend, sur l'instant il ignore pourquoi, de raconter à Nina l'épisode d'une pizza inoubliable, celui de sa trahison envers Huan. « C'était à Keelung, Taïwan, fin avril, dans la taverne d'un émigré de Marsala... » « Avril de cette année ? » « De cette année. Imagine que... enfin, il faudrait toute la nuit pour te donner les détails... Huan et moi, on se connaît depuis plusieurs années, et avant de devenir amis, vraiment amis, nous avons été collègues dans une méga société de programmation informatique. Dont nous avons été licenciés à cause de nos trop fréquentes conversations à la pause déjeuner. Euh, non, pas à Taïwan, en Chine, au sud, peu importe. Après quelques mois de chômage, nous avons trouvé du travail, signé un contrat très alléchant, mais voilà, au moment où j'allais mettre les pieds sous un bureau, j'ai complètement décompensé et réalisé que je n'y arriverais pas... J'ai rencontré quelques jours avant le début du contrat un type qui m'a embauché... Et tac, je me retrouve ici, en face de toi, plein d'hésitation et de sentiment de culpabilité. Tu vois, Nina, je suis sincère, je ne sais pas où je vais ni ce que je vais faire demain. Et je ne crois pas que ton histoire de sang liquéfié va pouvoir m'aider à retrouver mon chemin. D'ailleurs... cette pizza est vraiment formidable, je te remercie de m'avoir fait découvrir cet endroit... Tu reprends une bière ?... Tu vois, en parlant de chemin, ce que j'ai pu découvrir à Naples tout seul comme un grand,

c'est l'importance de la fourche, tu sais... » Et Chen, avisant un stylo dans une grande boîte nue de toute étiquette – ayant certainement servi de récipient pour les tomates les plus savoureuses de la planète –, trace sur la nappe en papier un grand Y.

« Pourquoi trahison, demande Nina, pas anxieuse du tout. Il me semble que... en tout cas depuis que je te connais, tu tournes autour de toi-même comme une toupie... » « C'est exactement ça, c'est exactement ce que je me disais cet après-midi. Est-ce qu'enfin ce ne serait pas le moment de traverser ? Je ne sais pas de quoi est faite ta traversée à toi, Nina, la mienne vient de beaucoup plus loin... et on ne peut pas dire que j'aie provoqué la panne qui a interrompu cette traversée. Je m'aperçois maintenant qu'en effet je faisais fausse route, alors j'ai peut-être bien fait de bifurquer... *Who knows* ? Tu es peut-être une fée, Nina... ou une sirène venue exprès de Salonique pour m'ensorceler ! Non seulement j'ai trahi mon ami resté à Keelung, mais en te révélant deux ou trois choses, je risque de me trahir moi-même. Enfin, Nina, tu sais bien que les Chinois détestent perdre la face ! D'autant que pendant un long moment de notre histoire, nous avons dû la perdre au nom de la Révolution. « Autocritique », tu as déjà entendu ce mot ? » « Oh, tu sais, Chen, nous les Chrétiens orthodoxes et catholiques, nous avons la confession... et depuis que les gens sont moins prompts à se confesser, il y a le *Récit*... des myriades de récits, les hache-tag... Ça fait comme un immense brouhaha, avec selfies à la clef. Chacun se raconte, se met en effigie sur les réseaux, enfin, le monde entier va à confesse, sauf bien sûr ceux qui se barricadent derrière leurs barbelés, leurs grilles et leurs miradors. » « J'ai fait un rêve horrible, Nina, ce matin tôt : mon visage apparaissait flouté sur plusieurs photographies qu'on m'avait remises dans un dossier avec un livre que j'étais censé présenter à un auditoire, comme pour un examen ou une conférence. D'abord des discours officiels, de la musique... et quand ce fut mon tour de me lever pour me rendre au pupitre devant l'assemblée, je ne trouvais plus le livre parmi ces portraits dont j'ignorais tout jusqu'alors. Alors, je me suis précipité vers le fond de la salle... pour fuir, fuir évidemment ! Puis je suis sorti dans la rue, la foule, ici, à Naples, j'ai couru affolé vers une librairie cernée de tous côté par des chantiers

bruyants... je voulais absolument retrouver ce livre. Mais au moment d'entrer dans la librairie que j'avais enfin déniché, je me suis arrêté essoufflé et me suis demandé : « mais pourquoi je ne leur présenterais pas ce que moi j'ai écrit ? » « Bon, ben... t'es un type très compliqué, voilà tout ! »

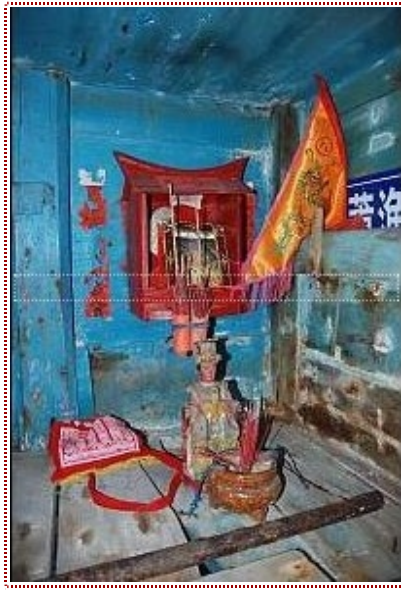
Nina insiste pour l'inviter, va pour payer au guichet vitré – monument d'antiquité de la pizzeria *Da Michele*. Chen met un gros pourboire dans la boîte de conserve, avec le stylo emprunté. Sur la nappe, le Y est bien visible avec, en plein centre, le point de jonction que Nina a tracé et qui, à force d'insister, a troué le papier.

« NEL MEZZO DEL CAMMIN... »

Maintenant, dans la rue bruisant de foule et de klaxons, Chen a l'impression d'étouffer, de devoir s'éponger, non pas à cause de la chaleur mais parce qu'il se voit noyé pour le restant de la nuit. Gioia Tauro ne lui a pas réussi ; et ce soir, sa conversation avec Nina ne mènera sans doute qu'à un nouveau sentiment d'échec. Surtout ne pas prononcer ou entendre : « un dernier verre ? » ou « maintenant, que vas-tu faire... rentrer à ton hôtel ? » Aussi, coupe-t-il tout de suite : « Merci, Nina, de la pizza et de ton ouverture d'esprit. Je rentre, je me lève tôt demain, je veux encore photographier certaines choses. Je t'appellerai avant de quitter Naples. » « Bon, eh bien... ! » Mais Chen a déjà tourné les talons. Dans sa chambre, douché abondamment d'eau la plus chaude possible, étendu paisiblement, il contemple les moulures du plafond fracturées çà et là et se dit qu'il a encore *échappé*. À ses parents, aux Jésuites de l'Institut à Keelung, à Miki, à Manlia, aux confidences, à Nina... Seul Huan lui manque dont le visage se matérialise dans la chaux des murs et son demi-sommeil.

* * *

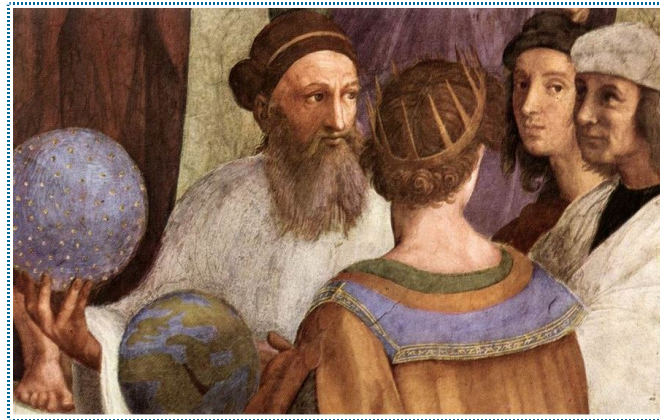
LÀ OÙ LE MYTHE EFFACE LE VISAGE



Premier temple de Mazu, 987, île de Meizhou

Existe-t-il pour l'imagination de Chen et pour la mienne, une image qui dans le monde chinois serait le pendant de la fresque de Pinturicchio ? Il faut chercher, en dehors de toute représentation d'un Ulysse assez téméraire pour sortir ses frégates dans les Quatre Océans. Où trouver quelque navigateur ayant marqué la postérité ? L'Empereur Jaune, quelque deux mille ans avant notre ère, semble avoir voyagé beaucoup, et l'étendue de ses terres ne devait pas trop le priver d'horizon. D'autant que d'après la Tradition, il aurait inventé le « paysage intérieur ». Son épouse, tout aussi légendaire, aurait inventé le tissage un beau matin, lors de la chute inopinée d'un cocon de soie dans sa tasse de thé. On tiendrait là un parallèle, du moins par l'étoffe. Son nom de Leizu parmi les mûriers, une sœur de Pénélope ? C'est au scribe de ce même empereur qu'on devrait l'invention de l'écriture. Trois motifs de l'épopée seraient réunis : tisser, voyager, relater. Mais une déesse des matelots, Mazu, pourrait tout autant jouer le rôle. Ses bons offices de sauvetage des navires sont répertoriés partout en Extrême-Orient : sur toutes les côtes de la Chine, du Japon, des Philippines... Elle patiente dans sa chambre de bois bleu avec, pour fenêtre sur le Pacifique, une iconostase.

Fixé au plafond, un tissu pourrait servir de voile pour embarquer cet autel sur des flots agités... Des millions de fidèles s'agenouillent chaque année devant la déesse Mazu. Dans certains ports, on la revêt de ses plus beaux atours et on l'emmène affronter la mer sur quelque ferry ou un gros bateau de pêche. Mais ce bleu oriental n'a pas la teinte de me faire rêver. Je lui préfère l'azur du globe céleste que tient Zoroastre, piqué de clous d'argent, dans *L'École d'Athènes* que signe Raphaël, presque contemporaine de la fresque de Pinturicchio. Il a beau côtoyer le globe terrestre que tient Ptolémée, où se déploient la Méditerranée, le nord de l'Afrique, la mer Rouge, ne transcende-t-il pas toute idée de voyage ? À la Renaissance, on ne porte plus Atlas sur son dos, on prend le ciel dans sa main. Désinvolture pour ranger les idolâtries au placard. Attitude pour un temps.



Raphaël, fresque de *L'École d'Athènes*, 1509-1511, 4.4 x 7.7 m, détail.
Musées du Vatican, palais Apostolique, chambre des Signatures.
À droite, au 2^e plan, l'autoportrait de l'artiste nous regardant.

ÉCHOS D'UN BLEU À L'ÂME

En voisinage d'inspiration, un tram bleu, à la peinture écaillée, couvert d'une publicité pour les cigarettes *Helados*, parcourt par deux fois une rambla de la Barcelone des années soixante dans le film de Jacques Deray, *Un papillon sur l'épaule*. Dans une ville rendue absurde par l'angoisse que secrète la dictature, où la confiance s'est complètement délitée, ce petit tram rocambolesque au grelot délicat semble le seul véhicule pouvant ramener à la réalité. Lino Ventura y

incarne un lieutenant de marine en escale pour une semaine avant de rembarquer pour les Antipodes. Nicole Garcia, sa compagne, l'y rejoint pour passer un peu de bon temps. Non sans un transfert de l'hôtel Colon vers l'hôtel Gran Via, en passant par une villa San Rosario qui sert d'hôpital clandestin – ce qui en soi est déjà tout un programme. À part un moment arraché à l'imbroglio kafkaïen – auquel ni l'un ni l'autre n'auraient dû être mêlés – un déjeuner passé à se faire la tête dans un bistrot du front de mer, un enchaînement de métaphores « cliniques » va figer leur destin : une bonne dizaine de protagonistes engagés dans la rétorsion, le mensonge et le crime, produits collatéraux du régime franquiste, annulera toute possibilité de retrouvailles. Avec le concours de la police et du consulat de France, Lino apprend que « vouloir tout comprendre peut s'avérer très dangereux ». Pourtant, n'est-ce pas l'apanage d'un marin averti que de scruter l'horizon et de repérer les écueils ? Alors que le petit tram bleu court vers son terminus dans une nuée de pigeons effrayés, le capitaine écourte son odyssée. « Devient-on héros par hasard ? » Il a juste eu le temps de se poser muettement la question avant de s'abattre sur un trottoir, ignoré de la foule insensible.

BLEU, COULEUR D'ODYSSÉE

De quelle autre couleur peindre le grand Voyage, sinon ? *Profession reporter – The Passenger* – le film de Michelangelo Antonioni, peut-il être qualifié d'odyssée ? Du bleu Touareg au bleu du bus de Almeria pour Tanger, ce film opère plusieurs déplacements géographiques, mais ce qu'il met plus magistralement en scène, ce n'est pas un périple journalistique, mais un transfert : littéralement le vol d'une identité ! D'ailleurs la première rencontre du héros a lieu dans un atelier de couture, où la machine à coudre, si improbable dans ce désert de Mauritanie ou du Tchad, est une Singer. Jack Nicholson, alias Locke, se change en Robertson, passe les frontières à l'aide du passeport, aux vêtements et à la mission dérobés à un mort et, en même temps, ne peut échapper à sa personnalité première. Des êtres qui semblent civilisés mais se conduisent comme des lotophages sont à ses trousses. Quant à Calypso, sous ses airs d'étudiante ingénue, elle va précipiter le

destin de Locke : Maria Schneider ne prendra pas le car bleu pour Tanger (publicité Cerveza San Miguel). Et si l'île d'Ithaque a bien été mentionnée par Antonioni comme en passant et plutôt comme un sauve-qui-peut... Impossible retour, terminus Almeria ! On a tout de même eu droit à un numéro de goéland dans le funiculaire au-dessus du port de Barcelone, Nicholson, les bras en croix, offrant le vertige de sa gorge déployée sur un bleu marin ourlé d'écume.

ET SI ULYSSE AVAIT VIDÉ LES LIEUX... DE LEURS STÉRÉOTYPES ?

Olivier Rolin, grand lecteur, subtil exégète – on s'en rend compte par exemple dans *Bric et broc*, éditions Verdier, où il consacre des pages à sa relecture de *Illiade* – vient de publier un bijou : *Vider les lieux*. Il doit quitter son appartement. Son voyage au cœur de sa bibliothèque riche de sept mille livres n'est ni un déplacement ni un renoncement. Au contraire, il redessine *ma propre* bibliothèque et m'encourage à en alléger l'éloignement inéluctable. Outre les allusions au chef d'œuvre de Joyce, devenu en français à côté de cette maison que Olivier Rolin doit quitter en plein enfermement dû à un certain virus – bien sûr on va faire en sorte que l'achevé d'imprimer de *Vider les lieux* coïncide avec le centenaire de la publication du livre de Joyce, noblesse oblige. Ça ne peut, alors, que déménager du côté de la saturation des signes et de la trame des lettres.

SANS DÉBUT ET SANS FIN, TEL SERAIT LE ROMAN IDÉAL

En général, et Rolin nous y rend attentifs sinon coupables, ce sont dans ces zones excessives que fanent les fausses citations et les poussées de style. Flaubert nous en dissuade une fois pour toute avec l'incipit ou le faubourg de *Salammbô* – dont je me permets ici, donc en bluffant, de rappeler qu'il existe vraiment un lieu sur la côte tunisienne de la Méditerranée, et une gare de chemin de fer, nommé Salammbô. Mais je dérive...

EXIL FLOTTANT

L'exil de Chen est d'autant plus lancinant qu'il erre dans une ville qu'il ne parvient à pénétrer que par la porte bancale d'un hôpital désaffecté. Dans quelle alternative ? Soit il poursuit son errance absurde jusqu'au rapatriement forcé soit il rembarque dignement quitte à payer de sa personne. Il ne va pas épuiser ses ultimes ressources à chasser le spleen les yeux hagards vers le plafond de sa pension ? Il y passera son dernier soir devant la télévision, enfoncé dans un des fauteuils de peluche à franges, rose orangé sur fond de salon saumon, à regarder *Vincere*, le film de Marco Bellocchio sur la double vie du Duce. Sous-titré en anglais. Il s'est presque assoupi malgré deux cafés grappa quand la voix de quelque sbire malfaisant résonne étrangement et à son oreille et à celle de Ida Dalser, internée dans une clinique psychiatrique. Celle-ci n'a pas de nouvelles de son fils depuis plusieurs années, Benito Mussolini junior, que son père a fait enlever et placer chez les Carmélites. « Madame, présentement, votre fils étudie à La Spezia, pour devenir radio dans la Regia Marina ! » On a entendu dire que Napalone l'a ensuite fait engager sur un cuirassé à destination de Tien Tsin, pour être sûr de ne pas avoir le rejeton indigne dans les pattes avant longtemps. Mère et fils mourront à l'asile sans s'être revus et seront jetés dans une fosse commune. Chen au petit matin n'hésite pas longtemps avant de courir au port, sac sur l'épaule, expédier les démarches nécessaires à son retour. Ce qu'il a mis de côté et un prélèvement sur ses économies lui accordent le luxe de voyager en tant que passager. Le bastingage, voilà une philosophie plus aimable ! S'accouder au bord du monde, tout en folie qu'il soit, vaut mieux pour Chen que se morfondre à Leonardo Bianchi. À un cheveu, il devenait *Chinois d'Outre-mer* ! Évidemment, sur le gros asile flottant qui l'accueille, un autre exil l'attend, celui des marchandises. Dix containers seconde, c'est le poumon, la panse de l'ogre mondial sur la barbe bleue des océans. Chen retrouve ému le canon sourd que les boîtes se donnent en planant sur les cursives. On n'appareille pas avant minuit. Alors un dernier *ristretto* pour saluer le Vésuve ? Non, sortie trop dangereuse pour les nerfs. « Patiente, patient des cargos ! » Sa cabine étroite abrite une couchette assez confortable. Il va faire un peu de lessive et faire la

sieste. Ce soir, dans l'air rafraîchi, appuyé à bâbord, il quittera cette tache de l'Europe que son cerveau chinois avait peinte à l'envers. Un beau vendredi Chen sera rentré à Keelung, Taïwan, sous les ailes d'un albatros impassible. Addio Pulcinella, je ne te laisse rien sinon mon désarroi. Tout mugit et s'en va. Point.

LAZARE OU LA FIXATION D'UN VERTIGE

« Son âme, comme un vol de palombes au-dessus des Açores. » *Angra do Heroismo*. Comme l'écrit Fernando Pessoa en mars 1914, à bord d'un paquebot traversant le canal de Suez, dans un poème de quarante-trois quatrains intitulé *Opiària*. Chen pourrait s'identifier à ce « convalescent du Moment qui habite au rez-de-chaussée de la pensée et qui s'enfoncé dans le Maelström, toujours plus près du centre. » Chen va-t-il se démultiplier en nombreux hétéronymes comme Pessoa, jouer jusqu'au vertige dans quelque *Actor Studio* ? Renato Caccioppoli avait un jour envoyé une étudiante au tableau, lui demandant de tracer une simple droite. « Maintenant, essayez de continuer votre tracé en dehors du cadre, que va-t-il se passer ? » La jeune femme avait tiré un fil imaginaire jusqu'à la porte et quitté l'amphithéâtre. Et n'était jamais revenue. Chen se rend compte que la bifurcation a lieu pour autant qu'on sorte du cercle que forment les trois sections du Y. Il faut trancher, briser le fatalisme du Trio. À la fin, Lacan jouait, avec élastiques et ficelles, à nouer et dénouer le réel, l'inconscient et le symbolique, formant trois cercles entrelacés. Au fond, la bifurcation, si elle s'accomplit vraiment, échappe au tragique, à la faute voire au repentir. Elle ouvre la voie au comique. C'est Chaplin, tantôt comme dans son film *Le Cirque*, s'abandonnant au désespoir, demeurant au centre de la piste, laissant passer le cortège circassien jusqu'au *cut* final, tantôt s'échappant du rectangle de l'écran par un hublot rapetissant jusqu'à devenir un point minuscule à l'horizon.

La *forca*, l'un des trois maîtres mots du programme politique napolitain de « *Nasone* », le roi Federico IV Bourbon : « *Farina, Festa, Forca* » (farine, festivités, gibet) – consistait en un outil de torture particulièrement cruel : placée entre la mâchoire et le torse du supplicié, elle laissait l'inculpé agoniser lentement, dans un silence total.

REELS OF CAPTIVE GAZE...

... Or *The Never Ending History*. Trois bobines de films encore non développées sont l'enjeu de *Το Βλεμμα του Οδυσσεου*, *Le regard d'Ulysse*, tourné en 1994 par Théo Angelopoulos. Une traversée des Balkans de Salonique à Sarajevo, en passant par Monastir, Plovdiv, Constanta, Belgrade. En taxi, à pied, en train et, sur le Danube, à bord d'une barge où une gigantesque statue de Lénine, déboulonnée, démembrée, ficelée et couchée, les pieds à la proue, toise l'Ouest. Ouest ou Occident d'aujourd'hui ? Chaque étape du voyage renvoie aux épisodes de l'Odyssée, empruntant tantôt à l'épopée d'Homère, tantôt au livre de Joyce. Avant même le générique, paraît sur une pellicule en très mauvais état, un groupe de femmes, filant, tissant, cardant, prétexte ou objet fantasmé des bobines à la poursuite desquelles le héros s'aventure. Les frères Manakis, Miltos et Yannakis, auteurs en 1905 du premier film grec connu à ce jour, n'ont pas filmé que des Pénélope, on s'en doute. L'un des deux frères a été accusé de terrorisme, de trafic d'armes. On en est à la cinquième ou sixième guerre civile dans les Balkans... À deux reprises, c'est un un asile psychiatrique qui abrite les archives où pourraient avoir été déposées les fameuses bobines.

« Mes scénarios sont succincts et littéraires, déclare Angelopoulos. Ce sont des sortes de nouvelles, que mes assistants ont du mal à découper. Si j'écris ainsi, c'est que la scène n'est pas encore visualisée, c'est une façon de marquer qu'elle ne l'est pas. » (Telerama, 22 avril 1995, interview réalisée à Cannes, à la première du film *Le Regard d'Ulysse*.) Une mémoire vive et entraînée peut mener à la folie. En même temps, il faut des lieux à l'activité et à la sensibilité de la déesse Mnémosyne. Dans la mythologie grecque, chaque lieu possède son génie. Comment le regard entraîné à fouiller les paysages saurait-il se contenter de scènes lisses ou idylliques ? Sans faille, sans défaut, le motif n'impressionne pas la pellicule.

V. & V. : LES FRÈRES VIVALDI

« ... e volta vostra poppa nel mattino,
de' remi facemmo ali al folle volo,
sempre acquistando dal lato mancino. »

Dante, *Inferno*, XXVI

Cette strophe est citée en exergue de *Il Naufragio di Ulisse*, 1390-1400 env., Anonimo fiorentino, Biblioteca Apostolica Vaticana, [vat. Lat. 4776] Franco Prosper s'y réfère dans « *Due vele per un sogno* », Mursia, 2009. Il prétend avoir photographié un rocher sur les rives du Zambèze, à la frontière du Zimbabwe, introuvable aujourd'hui parce que submergé par le lac d'un barrage, avec, gravés dans la pierre, deux « V », pour Fratelli Vivaldi, navigateurs génois, partis deux siècles avant Christophe Colomb, afin de trouver les Indes orientales. Embarcations à fond plat, sans boussole... on aurait retrouvé la trace de l'un des deux frères ? En définitive, à part les initiales fantasmées, pas le plus petit débris n'a surnagé de cette « folle » expédition. Voilà bien deux *éclaireurs* à la Joseph Conrad, dérisoires cartographes des espaces blancs, prêts à anticiper la Conférence de Berlin pour découper l'Afrique au cordeau.

ÉPILOGUE : TRANSBORDER

« UN PASSÉ SIMPLE DEVENU TROP COMPLIQUÉ »

Le 23 décembre 2019, dans un café aux abords de la ville, juste avant que les journaux ne disparaissent des comptoirs. Le quotidien du jour, c'est de saison, propose une enquête de deux pleines pages sur les traductions récentes et actuelles des Évangiles en français. Le chapô oriente clairement la lecture de cet article : le passé simple est passé de mode, trop lourd, conjugaison effacée des mémoires quand ce « temps » n'est pas tout simplement ridicule, pour peu qu'on l'emploie plusieurs fois dans la même phrase. Entre deux gorgées de café, je me demande comment il se fait qu'au sud, Italie, Sicile – et pas seulement dans les formes dialectales – ou en Grèce, Athènes, les îles, on s'empresse encore

aujourd'hui de héler le passant à coup d'aoriste et d'en truffier le langage de tous les jours. On objectera que l'aoriste est un aspect et non un temps. Dans le récit, l'emploi du passé composé, comme son participe l'indique, suppose qu'on admet la composition de ce qui est narré. Il y a presque du conditionnel dans le passé composé. Pour exprimer, faire voir et entendre l'épiphanie, le prodige, le miracle, l'irruption, la fulgurance, le passé simple n'est-il pas indispensable ? Non, je ne vais pas entrer dans cette galaxie idéologique dont les adeptes visent à récrire, que ce soient les Évangiles ou n'importe quel texte d'auteur d'un siècle jugé *dépassé*. Pourquoi embaumer la littérature en se limitant à un ou deux temps ? Futur à la première personne qu'on orthographie comme un conditionnel ? Sortis du sarcophage de leur contexte, les écrits seraient comme dépouillés de leurs bandelettes d'origine, et tels des momies, vireraient à la décrépitude...

Quand, au moment précis où je m'abandonne à cette rêverie au pays du Verbe, deux gaillards bâtis comme des armoires, au chaud dans des manteaux matelassés indigo bardés de poches, prennent place à un mètre et demi en face de moi, dans un élan qui a tout du passé simple vertical. Ils parlent distinctement en grec, commandent des chocolats chauds en franglais et jettent sur la table une bonne poignée de talkie-walkie et de téléphones mobiles éteints. Toutefois, les deux navigateurs en gardent un allumé dans leur poche-épaule gauche, on en distingue le clignotant et la minuscule antenne. Je saisis, bien qu'ils baissent un peu la voix, qu'ils attendent l'heure d'un rendez-vous avec un assureur avant de reprendre la route au volant de leur poids-lourd. L'aoriste, leur passé simple à eux, ne les incommode nullement. Au contraire, il semble leur faciliter le présent et le futur. Je décide de nommer celui de droite – ils sont assis de profil par rapport à ma table – Ulysse, et d'en faire, non pas un héros, c'est déjà fait depuis trois mille ans, avec boutures, greffes admirables comme celle de Joyce, mais un *go-between* qui viendrait à ma rencontre, le messenger de quelque dieu bienveillant, un commandant de la Lettre dont la mission serait de ne point chavirer le texte. Comment pareille épiphanie a-t-elle pu se manifester ?

Ulysse s'est matérialisé dans un temps unique, point. Franc de collier. Pas de leurre, cette fois-ci. Grâce à la philologie, il poursuit son voyage sur les embarcations fortuites que sont les pages, les toiles, les écrans. En Chine, on vénère l'écriture depuis des millénaires. Quand Wong Kar-wai veut représenter la ville de Hong Kong dans ses films, il veille à l'ordonnancement des lettres qui seraient chacune la calligraphie d'un quartier. Les sinogrammes sont alors comme des maisons ou des voies aériennes. Dans *Happy Together* et *Buenos Aires, Année zéro*, les « mots » antipodes, Finistère, cascade jouent le rôle de mirage au point que toute l'équipe embarque de Hong Kong en 1997 pour Buenos Aires sans lainage ni vêtement chaud alors que l'hiver a commencé dans l'hémisphère sud. Ces mots clé structurent le scénario, circonscrivent les acteurs et les techniciens dans un univers dont on pourrait penser qu'il tisse les filets de la pêche au prodige, alors qu'il tricote les mailles du réseau dans lequel faire advenir le montage final de la photographie et de l'écriture... En Ulysse chinois. Il n'y a plus que le bandonéon et la musique de Piazzolla pour déployer l'amour improbable, les crises des deux personnages épris. « La littérature honnit les destins accomplis. Les démons se régalaient des gens qui s'égarent... Jette donc un poème ! » (Du Fu, *Au bout du monde*, VIII^e siècle.) Oui, jette donc un poème !

« La langue étrangère est ma coquille :
longtemps avant d'oser venir au monde,
je fus lettre d'alphabet... »

Ossip Mandelstam

* * *